

Le Provisorat de M. Depierre 1965 – 1970

Le nouveau proviseur, Monsieur Depierre, arrivait au moment critique de l'évolution du lycée, quand l'explosion des effectifs allait rendre nécessaires des transformations profondes et donc induire des mouvements d'insatisfaction divers. De plus l'époque, elle-même, était critique. Il paraissait de évident que la situation sociale et politique allait produire une crise plus ou moins violente, et que le système de l'Éducation Nationale serait remis en cause.

Monsieur Depierre était très ouvert à toutes les initiatives et très à l'écoute aussi bien des élèves que des professeurs. Il était tout à fait disposé à favoriser les activités péri et para-scolaires, et à donner un élan nouveau aux activités du Foyer socio-éducatif qui existait déjà, en fait, sous forme de clubs plus ou moins informels et sans statut.

Il souhaitait également une participation active et directe des enseignants et aussi des élèves à la vie et à la gestion du lycée. Tout cela cadrerait bien avec le désir d'une partie au moins des uns et des autres.

Son provisorat va donc coïncider avec la montée en puissance progressive des mouvements, spontanés ou non, de revendication d'un changement profond dans la vie du lycée et de participation directe à tout ce qui le concernait. La crise de 1968 ne sera pas, en fait, une surprise totale au moins dans son fondement, bien que son déclenchement, ses formes et son déroulement, fussent tout à fait imprévisibles.

Nous pouvons ajouter, pour compléter ceci et expliquer certains mouvements d'opinion, que le Ministère qui, lui aussi, se rendait compte des difficultés qui risquaient d'apparaître, avait décidé d'organiser pour son personnel des stages de formation d'un genre très particulier. On les présentait comme des stages de *dynamique de groupe*. En fait il s'agissait de faire prendre conscience collectivement, aux participants, des causes des conflits qui pouvaient surgir dans les lycées. L'originalité de ces stages c'est qu'ils réunissaient dans chaque groupe, des représentants de l'ensemble des catégories du personnel, du Proviseur aux agents de service. Chaque lycée envoyait une délégation complète. Celle du Lycée Jules-Renard comprenait évidemment M. Depierre. Au retour du stage, tous les participants s'efforcèrent de répercuter l'état d'esprit qu'ils y avaient acquis et d'agir sur leurs collègues pour prévenir ou régler les conflits divers. Les formes d'action furent très diverses et se devinrent à travers les activités variées qui se développèrent alors au Lycée.

Année scolaire 1965 – 1966.

Rentrée 1965 : 1669 élèves (dont 162 dans les Annexes de Pougues et Decize) et donc 1504 au Lycée dont 326 pensionnaires, 468 demi-pensionnaires et au total seulement 50 filles. Le Censeur, très populaire chez les élèves, se nommait M. Duchazeaubeneix. C'était un fin pécheur de truites. L'intendant était M. Peynet. Il y avait trois « surgés » : MM. Ponsot, Msika et Cart. Les deux premiers étaient très impliqués dans les clubs d'élèves. Et il y avait 82 professeurs.

Le lycée comptait 49 classes dont 18 du 2^e cycle, parmi lesquelles 7 de terminales (2 de Philo., 2 de Sc-Ex et 3 de Math-Élem). Il y avait en moyenne 35 élèves par classe. Il faut noter que M. Depierre, avec beaucoup d'habileté avait joué sur la présentation des effectifs pour pouvoir dédoubler les classes terminales qui avaient des effectifs pléthoriques.

Pour le pittoresque, voici une des « astuces » qu'il avait utilisées. Comme il manquait un élève pour obtenir le dédoublement d'une classe de Sc. Ex., M. Depierre

eut l'idée d'y inscrire un élève fictif, en fait son chien Océan Depierre, dont il paya, bien entendu, tous les frais d'inscription. Administrativement, tout était correct, puisque légalement, un proviseur a parfaitement le droit d'inscrire n'importe qui dans une de ces classes sans justification d'une scolarité antérieure alors que c'est impossible dans une autre classe sauf avec un examen de passage. (Or comme la loi n'interdit pas formellement, d'inscrire un animal en classe terminale ...). C'est ainsi que certaines années, nous eûmes comme élèves dans ces classes, des jeunes filles hollandaises dont la famille venait de s'installer à Nevers et qui désiraient cette scolarisation non pour passer le bac., mais pour apprendre le français et faire connaissance avec des jeunes de leur génération. Il y eut aussi une femme dont le mari venait de décéder et qui avait décidé de passer le bac après avoir abandonné ses études depuis plusieurs années.

Ce principe du « *puisque ce n'est pas prévu ou interdit, c'est permis* » nous permit quelques années plus tard d'innover, en organisant des classes de neige. Tony Borruel et moi-même, allâmes voir l'Inspecteur d'Académie pour savoir comment faire. Or rien n'était réglementairement prévu pour cette activité dans les lycées. Il nous invita donc à faire pour le mieux en ajoutant : *s'il y a un pépin, on avisera !* Comme toujours, pour permettre les initiatives, il vaut mieux qu'il y ait le moins possible de réglementation.

Le discours de la distribution des prix. M. Chantefort, professeur d'Anglais. Éloge de la philatélie.

Consacrer le discours d'usage à faire l'éloge de la philatélie peut paraître une marque de non-conformisme, voire une provocation contre le sérieux des études secondaires. Mais avec un style très « détendu », M. Chantefort montre abondamment l'intérêt pédagogique pour les enfants, de cette innocente manie de collectionneur. Et, élément caractéristique de cette époque où la recherche pédagogique bouillonne, il insiste avec de nombreux exemples sur l'utilisation en classe même, des collections de timbres et donc sur son intérêt pour les professeurs eux-mêmes. Il passe en revue toutes les disciplines qui peuvent en bénéficier : *les langues vivantes, la géographie et l'histoire, la musique, les sciences naturelles, les mathématiques, la littérature, le dessin, l'éducation physique* et même la formation morale.

Au delà de l'exemple traité, cette démarche est à mettre en rapport avec un des thèmes généraux de la pédagogie moderne, directement inspirés de *l'Émile* de Rousseau. Partir des intérêts, de la curiosité, des goûts des enfants, pour les amener à un processus d'acculturation. Ainsi leur intérêt pour l'image, ici le timbre poste, peut servir à motiver une démarche d'apprentissage dans de multiples domaines.

Le discours de M. Chantefort, même s'il peut paraître futile par son sujet, traduit en fait, le changement complet qui est en train de s'accomplir dans la conception de la pédagogie.

LE LASER

Dès la rentrée de 1965, un certain nombre d'élèves de Jules-Renard manifestaient des signes d'agitation. Protestation plus ou moins formulée contre leur situation intérieure, leur statut de « potaches », vellétés, de ce que nous appellerons plus tard une « participation » active à la vie et au fonctionnement du lycée, mais aussi rejet de la mentalité « potache », à peu près générale chez leurs camarades, et surtout évidente à l'A.E.N. et dans son journal : *Le Potache déchaîné*. Ceci était évident dans l'ambiance des clubs, où les débats d'idées étaient de plus en plus fréquents. L'environnement, politique et culturel, national, favorisait cette évolution.

Rien d'étonnant, donc que cette agitation se manifeste publiquement. L'une de ses manifestations fut la sortie de *Le Laser*, réalisé par deux élèves de Jules-Renard, Alimondo et Rebout. Leurs moyens étaient très pauvres, quelques pages ronéotées (4 à 5), avec beaucoup de défauts de frappe et de mise en pages, tirées sur du papier coloré semblable aux feuilles de brouillon du Bac. Les articles sont des « coups de gueule », contre l'A.E.N. et son journal.

Le premier numéro est daté de décembre 1965. Son *Manifeste* est très clair : *L'A.E.N. ... a eu le choix cette année ... à la rentrée de septembre, entre le ridicule d'antan et une formule nouvelle. Or ce choix, le bureau l'a gâché. Le « Potache déchaîné », a admirablement rempli ses colonnes d'inénarrables platitudes.* Et il s'en prend aux responsables « auto-désignés » du bureau et du journal, notamment à *Mademoiselle Françoise Berthe*, et aux activités de l'Association qui semblent se borner à quelques festivités et à des voyages organisés pour ses membres, notamment au « Salon de l'Auto », dont l'intérêt « politique » était pour le moins faible. Un autre article est d'ailleurs consacré à réclamer une « *Déberthisation* » du journal dont les responsables sont accusés de mettre au panier tous les articles écrits par d'autres lycéens et dont le ton et le contenu ne leur plaisent pas.

Les *Laséristes* se défendent d'être des « anarchistes » et ce passage nous éclaire sur ce qu'était « *Ravachol* » : *Il ne faut pas croire non plus que nous allons reprendre le flambeau anarchiste qui s'est éteint. Ravachol est mort et bien mort. Il n'y avait pas « des anarchistes » mais « un » anarchiste : Albert, et je lui tire mon chapeau car il a tenu le coup tout seul.* Dans le numéro 2, paru en février 1966, un article s'attache justement à définir ce qu'est véritablement l'anarchisme et précise : *L'anarchisme est donc une doctrine politique et nous n'avons ni le droit ni l'envie de nous y référer et de nous en réclamer. Notre « canard » est l'œuvre d'étudiants qui désirent donner leurs opinions sur divers problèmes.*

Entre temps, un hebdomadaire « *Elle* », avait consacré un reportage aux Lycéens de Nevers et les avait présentés comme une jeunesse dorée ne songeant qu'à s'amuser. Cet article suscita des réactions virulentes de ceux qui ne se reconnaissaient pas dans ce portrait, ce qu'évoque le numéro 2 de *Le Laser*. Celui-ci s'attaque nommément à divers membres du bureau de l'A. E. N. et évoque une sourde lutte pour la direction de cette association, il fait l'éloge de Godard dont les films, à l'époque, passaient pour scandaleux, et celui du Rock dont il dénonce l'évolution vers la chanson sirupeuse.

Il semble qu'il n'y eut pas d'autre numéro. Nous verrons plus loin que ses auteurs vont prendre, eux-mêmes, une place importante dans les activités des clubs du lycée et dans les colonnes du *Potache déchaîné*.

L'un d'eux, J.P. Alimondo, nous a fait quelques confidences sur la genèse du *Laser*¹. *J'ai fondé ce journal à la vie très courte avec J.F. Rebout (dit l'Ancien) officiellement pour contester « Le Potache Déchaîné », trop « bourgeois » à notre goût. Ce qui est moins glorieux, c'est que nous étions en « collusion » avec les responsables de l'A.E.N. : l'idée était de stimuler les ventes en créant une polémique entre 2 journaux. J'ai d'ailleurs beaucoup écrit dans le « Potache ».*

Le journal du Club de journalisme du Lycée que nous étudions plus loin évoquera également *Le Laser* et publiera des articles d'Alimondo, et beaucoup de dessins de son compère Lardrot. Mais, *Le Laser*, quoique éphémère est bien symptomatique d'un changement de mentalité chez nos élèves. Ils renoncent à l'esprit traditionnel pour participer activement à la vie publique au moins au niveau du débat d'idées.

¹ Lettre personnelle du 25 septembre 2006.

Le problème, pour l'administration du lycée et pour les enseignants, était d'arriver à satisfaire ce désir, malgré les rigidités des lois et règlements de l'Éducation Nationale et notamment des programmes.

Souvenirs d'anciens élèves de cette époque.

À propos de cette évolution de la mentalité des potaches et de leur désir d'activité et de participation, voici ce qu'en pense, Jack Paltani ², l'un de ceux qui justement vécurent cette époque et participèrent plus ou moins à ces journaux.

J'ai été élève à Jules-Renard de septembre 1958 (année de l'ouverture) jusqu'à juin 1966 ... Je suis impressionné par le nombre de clubs qu'il y avait à l'époque (j'en compte 17 ou 18). Cela ne serait plus possible aujourd'hui pour deux raisons : les études secondaires sont partagées entre deux établissements (le collège et le lycée) et surtout, surtout, il n'y a plus d'internat. C'étaient les internes qui faisaient l'âme d'un établissement. Nous y entrions en 6^e et en sortions après la Terminale (soit sept et bien souvent huit ans d'affilée). J'enseigne l'italien dans un lycée de 1700 élèves à Cagnes-sur-Mer. À peine, trois petits clubs peinent à survivre : le club théâtre, le club poésie (les profs de lettres) et le club arts plastiques. C'est vraiment tout.

En 1966 par exemple, il y avait 4 journaux à Jules-Renard, —Le Potache Déchaîné, — Le Laser, — Ravachol (dont je me souviens vaguement), —Les Chroniques de Goupil.

En fait, comme nous l'avons vu, *Ravachol* et *Le Laser* n'ont pas paru la même année.

J.P. Alimondo que nous citons souvent confirme ³, quant à lui, la politisation d'une partie au moins des élèves : *Je peux confirmer que nous étions dans l'ensemble « très politisés » et pour certains, très engagés, et cela, dès la classe de première. (Je suis arrivé au L.J.R. en janvier 1965, interne, venant de l'École militaire d'Autun). Si la dominante était à « gauche » (voir les écrits de Birnal, Geoffroy, moi et quelques autres...), les « droitiers » n'hésitaient pas à afficher leurs opinions (Rebout, Bemert par ex...). Dans ce dernier cas, je pense à Charlois (surnommé Raoul, élève de Mathélem) qui était « gaulliste » et qui est aujourd'hui prof. et responsable du S.N.E.S. dans la Nièvre.*

Comme le laisse entendre le ton de ces souvenirs, il s'agissait plutôt d'un intérêt passionné pour le débat sur les idées générales, philosophiques et politiques. Leur engagement, à ce moment-là consistait essentiellement en affirmations passionnées de leurs prises de position, soit dans des débats oraux soit dans des articles de journal. Les événements de 1968, leur permettront de les manifester dans la rue.

On voit aussi que, même si ces prises de position avaient un ton passionné, leurs opinions n'étaient pas figées et restaient susceptibles d'évoluer et de changer radicalement. Il n'y avait donc pas « endoctrinement » mais ouverture d'esprit vers le monde des idées et des idéaux.

C'est cette « fermentation » des esprits que retient Alimondo à propos de cette époque : *J'ai également participé au « Goupil » avec des textes, mais assez peu car ce journal me semblait trop proche de « l'administration ». ... Il me semble avec le recul, que toute cette « presse scolaire », avec les débats qu'elle a suscités et engagés, témoigne d'une remarquable vitalité, notamment au L.J.R. mais pas seulement. Il y avait bien les « ferments » de l'explosion de 1968.*

² Lettre personnelle datée du 18 février 2006, de Jack Paltani, actuellement (2006) professeur d'Italien à Cagnes-sur-Mer.

³ Lettre citée.

La réforme du bac.

Le Baccalauréat en deux parties est supprimé et toutes les filières du second cycle sont réorganisées avec un *second cycle court* dans les C.E.T. et conduisant à des C.A.P. ou des B.E.P. avec une passerelle possible vers le cycle long. *Le second cycle long* avec trois types de secondes (A, littéraire ; C, scientifique ; et T, technique) conduisant à sept types de Bac. : Philo-lettres, Sciences économiques et humaines, Techniques économiques, Math-physique-sciences abstraites, Math et biologie- sciences concrètes, Math et sciences appliquées techniques, Technique industrielle.

Le Potache déchaîné du 3^e trimestre 1966 est en grande partie consacré à cette réforme mais ses deux premières pages, n'y voient qu'un changement de modes pour les potaches en particulier les Yé-Yé. *La Réforme en Mini-Stère et Maxi-Bac* étudie leurs changements de goûts en ce qui concerne, leurs idoles, leurs distractions, leurs vêtements, leur manière de travailler. Ces pages sont signées Maxwell et illustrées avec un beau trait de plume par Jean-Claude Lardrot.

Parallèlement Alimondo, qui signe D'ALI fait un article farfelu sur une pseudo *Présentation des modèles 66 au salon de la « Biaude » du L.J.R.* Le même, assisté de Lardrot fera un article de même type dans le *Goupil*, dont nous parlerons plus loin.

Rappelons que selon l'usage de tous les lycées, les internes portaient tous, obligatoirement, une blouse, habituellement grise mais certains affichaient leur originalité en préférant la couleur blanche, c'était en général toléré. À la fin de l'année scolaire, la blouse était maculée de tâches diverses, d'inscriptions, de décorations. Pour la rentrée suivante, on inaugurerait une blouse neuve. C'était le véritable uniforme des potaches et le signe de leur différence avec les externes et demi-pensionnaires qui n'en portaient pas et donc ne faisaient pas partie, au même titre, du bahut. À Jules-Renard ladite blouse se nommait, morvandiau oblige, une *biaude*, comme celle, traditionnelle des maquignons de nos foires de *charolais*.

À noter dans ce même numéro une *Petite annonce* humoristique : *Les potaches, l'Ancien et D'Ali ont perdu leur laser. Prière de le leur rapporter d'urgence. Attention danger.*

Cette annonce fait allusion au journal ronéotypé *Le Laser* dont Alimondo et Rebut (*l'Ancien*) étaient les deux auteurs et dont nous avons parlé ci-dessus. Effectivement leur dernier numéro semble être celui de février 1966. Mais il semble qu'ils aient réussi à forcer les portes de l'*A.E.N.* et à se faire une place à son journal.

Démolition du bâtiment de l'ancien lycée, le long de la rue de la Préfecture.

Ce bâtiment qui allait de l'Église Saint-Pierre à l'angle de la rue Mirangron, datait pour ses fondations et une partie du gros œuvre du XVII^e siècle. Il avait encore belle allure mais aurait nécessité d'importants travaux de rénovation. On était à l'époque où on voulait tout raser pour « bétonner ». Ce bâtiment fut démoli pour faire place à un parking provisoire. Ce n'est que beaucoup plus tard que cet emplacement, celui des bâtiments le long de la rue des Francs-Bourgeois (détruits en 1944) et le reste de l'ancienne cour du lycée furent aménagés en parking souterrain avec jardins sur dalle. Au moment de cette démolition, des voix s'élevèrent pour sauvegarder ce patrimoine mais sans succès. Heureusement il n'en sera pas de même quand on voudra raser l'Hôtel de Givry et les anciens bâtiments de l'internat et du petit lycée.

Année scolaire 1966 – 1967.

Rentrée 1966 : on atteint 1643 élèves, dont 55 à Pougues (selon le Bulletin du Centre de Documentation, édité pour la rentrée, le total serait de 1588, ce qui correspond à l'effectif sur place sans l'UD de Pougues).

Il y avait au total 53 classes dont 19 du 2^e cycle. Pour le 1^e cycle il y avait 19 classes du cycle dit d'observation (6^e et 5^e) et 15 du cycle dit d'orientation (4^e et 3^e). Le nombre total des professeurs atteint 85 et le personnel de surveillance totalise 32 personnes.

Le Bulletin du Service de Documentation d'octobre 1966 (le premier en date dans la collection retrouvée) contient une information significative pour cette époque. C'est un conseil pour les *Professeurs en quête de logement*. Trouver à se loger décentement à Nevers, encore à cette époque, était un problème. On leur conseillait donc de se présenter à l'*Inspection Académique pour obtenir des imprimés de demande d'H.L.M. ou S.E.M.I.N.* La Société d'Économie Mixte construisait des appartements un peu plus confortables que ceux des HLM, ils étaient attribués de la même manière par une Commission municipale, présidée par le Maire, suivant un barème de ressources. En fait, avec un traitement de professeur, ils n'étaient pas du tout prioritaires pour obtenir un tel logement. Et on risquait donc d'attendre de longs mois avant d'obtenir satisfaction.

On leur conseillait donc, ensuite, d'*alerter l'Administration et le Conseil Intérieur qui contacteront les autorités municipales*. En effet, chaque année, après avoir rapidement fait le bilan du nombre de nouveaux collègues dans ce cas, une délégation du Conseil allait rencontrer directement le Maire pour intervenir en leur faveur.

Nous en avons fait partie plusieurs fois, avec l'un ou l'autre de nos collègues élus (en 1966-1967 : MM. Bugarel, Felzines, Buisson, Bévillon, Lamoine et Guignard). Notre argumentation était toujours la même : difficulté d'attirer des enseignants à Nevers (l'assurance d'obtenir rapidement un logement était une motivation intéressante) ; les professeurs, souvent célibataires, avaient une chance de fonder rapidement une famille et de se fixer à Nevers (ce fut le cas de pas mal de jeunes collègues, par exemple : M. et Mme Bousageon qui s'étaient connus au Lycée) ; très souvent l'appartement HLM ou SEMIN n'était qu'un logement transitoire, très vite les jeunes collègues achetaient ou faisaient construire une maison et restaient plusieurs années à Nevers, voire y faisaient la totalité de leur carrière (ce fut le cas pour M. et Mme Bousageon).

Nous avons même obtenu qu'on réserve (officieusement) une dizaine de logements pour les professeurs nouvellement nommés. Lorsque ceux-ci prenaient contact avec le Proviseur avant d'accepter ou de refuser officiellement leur poste (à cette époque, le nombre de postes non pourvus en France était tel, qu'un professeur pouvait se permettre de choisir entre plusieurs villes), celui-ci pouvait donc leur donner l'assurance d'un logement convenable, argument souvent décisif.

Enfin pour ceux qui n'envisageaient qu'une installation à Nevers très provisoire, et cherchaient seulement une chambre meublée, un autre collègue M. André Jacques, professeur d'Histoire se chargeait de les trouver et de conseiller les candidats, la liste des logements disponibles était affichée sur le tableau de la Salle des Professeurs. Il y avait aussi un service similaire, pour tous les enseignants de Nevers à la MAAIF (et dont le responsable était M. Vié, également Directeur Adjoint C.E.S. au Lycée)

Un nouvel intendant est nommé, M. Zoubenko, il a en charge l'ensemble de la cité scolaire et le Proviseur de Jules-Renard devient ordonnateur des dépenses pour le même ensemble.

Les préfabriqués envahissaient les cours, les pelouses, les terrains vagues autour du Lycée.

Il y avait tellement d'élèves avec tant de cas différents : élèves de Jules Renard dans des locaux extérieurs, élèves d'autres établissements hébergés à l'internat et dans les études ou seulement pour le "vivre et le couvert"; ou seulement à la demi-pension, que les statistiques sont parfois divergentes.

La situation au Lycée devenait de plus en plus explosive, non que les élèves fussent davantage indisciplinés ou violents, mais simplement à cause de leur nombre, par rapport aux locaux et au personnel.

C'est la même expression qu'utilisent deux collègues⁴ : *Entre 1964 et 1967 la situation devint explosive. Il fallut loger 1600 à 1800 élèves, et tenir compte des dédoublements de classes pour l'attribution des salles. Sur toute la surface de la cour, on vit alors apparaître les baraques, petites constructions préfabriquées abritant chacune deux classes ; très froides l'hiver, surchauffées, l'été. Les premières, assez solides, résistaient aux mauvais traitements ; seul le vitrage souffrit des ballons expédiés par les pieds de robustes garçons. Puis vinrent les baraques, nouveau style, telles qu'on en voit dans les écoles en expansion ; un peu mieux conçues, mais moins solides, au point qu'un élève un peu excité passait facilement son pied à travers la cloison. Les unes et les autres devinrent rapidement si vétustes que l'Éducation nationale, prenant en considération les démarches des enseignants et des parents, renonça à les utiliser, et les vendit à un prix symbolique, aux agriculteurs des environs.*

Pour canaliser cette agitation, M. Depierre, en accord avec le CA, proposa la création d'un Foyer Socio-Éducatif qui réunirait les clubs et activités para scolaires existants et permettrait la création d'autres. Au départ il y en eut 17.

Le bulletin de Service de Documentation précise que les professeurs élus au Conseil d'Administration du Foyer étaient MM. Stainmesse, Chiron, Caix et Felzines

Liste des clubs : Étude de l'actualité (M. Stainmesse) ; Archéologie (M. André J.) ; Naturalistes (M. Felzines) ; Caméra-Club (M. Guenot) ; Photo-Club ; Art dramatique (MM. Chiron et Bugarel) ; Décoration (M. Bellon) ; Céramique (M. Caix) ; Ciné-Club (M. Stainmesse) ; Musique et Pipeaux (Mme Cazaux) ; Peinture à l'huile (M. Bellon) ; Aéromodélisme (M. Caix) ; Aéronautique (M. Vié) ; Judo-Club ; animateurs sportifs ; Pétanque (M. Lamoine) ; Journalisme (MM. Bugarel et Stainmesse).

Nous avons la chance d'avoir pu récupérer une collection complète d'un journal, le *Goupil*, qui fut rédigé pendant les années scolaires 1965 à 1967, par les élèves, dans le cadre de ce Foyer, et nous donne une idée assez précise de l'état d'esprit général et de la vie de l'établissement. Nous en étudierons le contenu à part puisqu'il couvre en fait deux années scolaires.

Le dernier discours de distribution des prix. M. Meyvial, professeur de Physique.

Bien entendu, le principal intéressé, lui-même, ne le savait pas. C'est dommage ! Car il eût certainement donné à son discours un ton plus solennel et plus pathétique. Ce n'est pas rien de clore définitivement une tradition que l'on croyait immortelle. M. Meyvial y voit surtout une sorte de bizutage initiatique d'intégration. *La tradition attribue ce redoutable honneur aux jeunes professeurs. Que ce soit à l'armée, à la faculté ou au Lycée, les anciens s'accordent toujours pour mettre le nouveau venu à*

⁴ MM. Guignard (1955) et Havoué (1931) art ; cité plus haut.

l'épreuve avant de l'admettre définitivement au sein de leur communauté. En fait il aurait pu écrire l'éloge funèbre de cette tradition.

Les événements du printemps suivant allaient conduire à la suppression, exceptionnelle croyait-on de la cérémonie de juin 1968. Mais les réformes et bouleversements furent tels que l'on vit disparaître dans la tourmente les fameuses compositions trimestrielles et avec elles le non moins fameux palmarès, et il n'y eut plus de cérémonie de distribution des prix. Il faudra en fait attendre pas mal d'années pour que, d'une autre manière, la tradition recommence. En accord avec l'administration du lycée et les professeurs, l'Association des Anciens Élèves décida d'attribuer un certain nombre de prix aux élèves les plus méritants du lycée. Il ne s'agissait plus de livres dorés sur tranche, ni même de l'« antique » médaille d'or qui récompensait le discours latin, mais simplement de chèques permettant aux bénéficiaires d'acheter des fournitures ou d'agrémenter quelque loisir. Mais, il n'y a plus de discours, ni de fanfare, ni de fleurs, ni de Préfet en grand uniforme, ni de généraux bardés de décorations, ni de personnalité invitée, et les élèves récompensés (et leurs familles) sont simplement réunis au foyer pour recevoir leurs prix. Le Proviseur et les Anciens Élèves disent quelques mots pour les féliciter et les encourager dans leurs études et tout le monde ensuite se réunit autour d'un modeste buffet.

Il est peu probable que la tradition ancienne renaisse. Il faut donc, maintenant, trouver ailleurs les textes qui dévoilent, souvent involontairement, les problèmes ou les crispations du moment.

Le discours de Monsieur Meyvial du 23 juin 1967 avait comme sujet la finalité de l'enseignement de la physique. Il avait constaté que ses élèves, surtout ceux de seconde, ne voyaient dans cet enseignement que l'aspect pratique et utilitaire : savoir comment fonctionnent les multiples machines de notre civilisation technologique, de quoi sont composés les produits mystérieux que la chimie nous fabrique et en tirer une application pratique et immédiate. Autrement dit, ce qui motive leur intérêt c'est la réponse à la fameuse question : *À quoi ça sert ?* Curieusement, c'est à cette même question obsédante que notre collègue, Jacques Montagnon, en 1961, à propos du latin, du grec et de la littérature, voulait, par provocation répondre : *À rien*. Et c'est cette même réponse qui vient sous la plume de M. Meyvial. *À quoi cela peut-il servir de construire des fusées, d'aller dans la lune, de connaître la structure des particules élémentaires ? Le savant est souvent tenté de répondre : « À rien ! »*. Il nuance un peu cette réponse laconique par un : *« À rien pour l'instant ! »*, mais l'image employée par Benjamin Franklin est plus parlante. Lors du premier envol d'une montgolfière en 1763, *parmi la foule qui acclamait les aéronautes, les gens se demandaient déjà « À quoi peuvent servir les ballons ? » — « À quoi peut servir l'enfant qui vient de naître ? » répliqua Benjamin Franklin.*

M. Meyvial souligne que *L'étude des sciences physiques au lycée n'est pas orientée vers une utilisation immédiate des connaissances*. Ceci est vrai aussi pour toutes les disciplines fondamentales comme l'avait bien montré M. Montagnon, pour l'enseignement littéraire. Comme celui-ci, l'enseignement des sciences physiques a avant tout pour but *la formation de l'esprit*.

Cet ultime discours s'inscrit dans une longue tradition d'explication de la finalité de l'enseignement secondaire qui vise à la formation de l'homme et de son esprit et non à l'apprentissage d'un métier. Or, en ce début de XXI^e siècle, la démocratisation de cet enseignement, les exigences économiques et politiques, tendent à faire prévaloir sur cette formation, cette culture générale, un besoin de formation pratique, voire professionnelle. On voudrait que tous nos élèves, à la fin des études secondaires, soient prêts à entrer directement dans la vie active. L'opinion publique pousse dans ce sens, la

crainte du chômage des jeunes, non diplômés et non qualifiés, accentue cette pression. On comprend cette hantise, mais déjà on constate un déficit grave dans tous les domaines de la recherche et surtout de la recherche pure. Le souci de rentabilité tend à faire prévaloir la recherche appliquée, la formation des ingénieurs, des techniciens de toutes sortes, des praticiens, et on commence à manquer sérieusement de scientifiques et de chercheurs dans toutes les branches du savoir. Le *À quoi ça sert ?* que relevaient aussi bien M. Montagnon en 1961 que M. Meyvial en 1967, pourrait maintenant avoir une toute autre importance.

Un souvenir de l'internat : Le veilleur arrosé.

A. Laboureau (1969) se souvient d'un incident comique comme il en arrivait parfois la nuit, au Lycée.

J'étais arrivé depuis une semaine seulement dans notre cher « bahut ». C'était en 1966 et je logeais à l'entrée du dortoir 5, premier lit à droite de la porte.

À l'époque, sévissait parmi nous un veilleur de nuit plus réputé pour ses « cuites » mémorables que pour sa vigilance. Une nuit donc, je me trouve réveillé en sursaut par ce brave homme dégoulinant d'eau et furieux comme il n'est pas permis de l'être. « Venez, venez, me dit-il, ils m'ont enfermé dans le dortoir, ils m'ont arrosé et je ne peux pas sortir ».

Bien que son état ne fît aucun doute dans mon esprit, je me décidai à le suivre, en pensant qu'il s'agissait d'une farce des « grands » de Terminale, qui logeaient dans le dortoir contigu au nôtre, de l'autre côté des lavabos.

J'ai toujours aimé rire, mais je crois que ce jour-là, j'ai eu une des plus belles crises de ma vie.

Notre veilleur, dans son état, au lieu de tourner à droite, filait directement sous les douches, et ne trouvant pas, et pour cause, la poignée de porte, tirait la pomme d'arrosage !

L'eau froide n'était même pas parvenue à le dégriser.

Le « Potache déchaîné » annexé par les élèves du L.J.R.

Après les critiques acerbes contre le conformisme du *Potache Déchaîné* et les attaques extérieures menées contre lui par *Ravachol* et le *Laser*, la tactique des opposants semble avoir changé.

Ils avaient dû réussir à noyauter, par leur activisme, le bureau de l'A.E.N. et celui du journal. Comme dans beaucoup d'associations, les véritables militants sont rares et ceux qui veulent vraiment agir et s'activent beaucoup peuvent facilement prendre le leadership. Or les élèves du L.J.R. étaient très actifs et très engagés politiquement, comme la suite des événements le montrera. C'est ce qui a dû se produire à la rentrée de 1966 car il semble que *Le Potache déchaîné* soit devenu cette année-là une sorte d'autre journal du L.J.R.

La plupart des articles émanent en effet de ses élèves comme le reconnaît *L'Olav* dans le numéro d'avril 1967 : *notre Canard est écrit au Lycée (Jules-Renard), par un, deux, parfois trois individus. Ceux-là même qui vous le vendent. Quelques articles viennent de temps en temps du L.T.N., L.J.F.* Il réclame que d'autres lycéens y participent mais vainement semble-t-il.

L'Olav était le surnom de J.P. Bernal, *grand, blond, avec une petite barbe et une tenue de marin, sac sur l'épaule ..., le « marin nordique ».*

Cette situation va faire apparaître certains clivages et certaines rivalités entre les élèves de « Jules » et un certain nombre de ceux des autres établissements de Nevers.

L'esprit de révolte.

Dans le numéro de Novembre 1966, *D'Ali* porte aux nues Camus (*L'étranger*) et Brel. Ce choix n'est pas anodin, tous deux représentant des formes de refus de la société ou de révolte contre elle.

Un article non signé (mais il émanait d'un surveillant du L.T.N. sans doute Geoffroy) analyse le mouvement de la *beat génération* (dans les années 1950 aux USA), plus tard dénommé par dérision *beatnik* en associant à *beat* le suffixe *nik* emprunté au fameux *spoutnik* (le premier engin spatial, satellisé par les russes). Mais il ne s'agit pas d'une étude d'information historique. À travers un pathos un peu curieux, l'auteur fait un plaidoyer pour cet état d'esprit contestataire, au départ, un important mouvement littéraire, qu'il rapproche du pré-surréalisme de 1920, *Le « Sturm und Drang » américain ... se veut philosophie de l'existence, ... réponse adéquate à la démoralisante prise de conscience existentialiste*. Il montre que leur folie systématique, qu'il rapproche de celle de Rimbaud (*le lent dérèglement de tous les sens*), est un refus de l'aliénation moderne : *Où sont les désaxés, au vingtième siècle ? Dans les foules, bêlant de concert leur admiration à « Technos », dernier dieu gréco-romain, où dans les égarements des pionniers de la pensée ... vivre au fond d'une cave, ivre-mort ou dans un bureau de Sur-Sous-Chef de bureau, est strictement équivalent*. Rapprochement encore avec Sartre : *Ainsi revient-il au même de s'enivrer solitairement ou de conduire les peuples ou avec la pensée orientale et sa simplicité savante, loin des rationalisations occidentales*.

À propos de cet article nous pouvons préciser que Robert Geoffroy, maître d'internat au L.T.N. était en 1965-1966 en Terminale Philosophie II à Jules-Renard, avec, entre autres, Alimondo : ⁵ *C'était un lecteur assidu du « Canard Enchaîné » et c'est lui qui me l'a fait découvrir. Il est aujourd'hui Directeur du C.I.O. de Semur-en-Auxois. Même s'il a polémique avec les élèves du L.J.R., il en était issu ...* On verra plus loin en effet qu'il reprochait aux élèves du L.J.R. d'être « bourgeois ». Nous pouvons ajouter que tous nos anciens élèves de cette époque, malgré, ou à cause de leur participation active à ce débat d'idées, ont convenablement réussi dans leurs études et occupent des situations très diverses. Beaucoup sont dans l'enseignement.

Bien entendu cet éloge des beatniks suscitera des protestations, notamment dans le numéro de janvier-février 1967 où un certain *Émile* reprochera à ce mouvement de ne dénoncer les illusions conventionnelles que pour les remplacer par d'autres : *vous systématiser de la débauche vous mène au néant. Dressés contre un monde d'illusions, vous prétextez le vrai pour en faire surgir de nouvelles*. Par contre il s'accordait à leur conception de l'art lié à l'absurde, qu'il rapproche de celles de Nietzsche et de Camus.

Cet article n'est pas anodin, le mouvement beatnik a mis près de dix ans à réellement pénétrer l'état d'esprit européen. En fait, l'intérêt que ces lycéens portent à ce mouvement, traduit un malaise grandissant dans la jeunesse, attisé par tout un contexte national et international dans lequel la guerre du Viêt-Nam, et la contestation de la politique américaine, jouent évidemment un rôle. Comme toujours, ce malaise se traduit par des attitudes superficielles et d'abord culturelles, on est pour ou contre telle littérature, tel cinéma, telle philosophie, voire telle ou telle mode vestimentaire, musicale ou de danse. Plus tard cela se traduira d'une manière plus politique.

⁵ Lettre citée.

Rivalités entre établissements.

Dans ce même numéro un élève du L.T.N. s'attaque aux *Minets* et aux danses où l'on ne fait que se contorsionner (ce qui expliquerait le fiasco du bal de l'A.E.N.). Il commence par faire un portrait charge du Minet type qu'il qualifie de *snob effréné* et dont il prétend qu'il est *dépourvu de tous symptômes caractéristiques de la virilité*. La catégorisation sociale apparaît. Pour cet élève de Jean-Jaurès, la critique première est que *Nevers est une ville très bourgeoise où les jeunes sont toujours à l'affût de la dernière mode*. Les Minets sont donc des fils de bourgeois et leur mode *ne dénote aucun trait de civilisation*. Ainsi le bal de l'A.E.N. serait devenu un autre *palladium* du nom du bal parisien devenu le temple du jerk et autres danses modernes. D'où la désaffection des *honnêtes gens* qui *en costume cravate s'ennuyaient mortellement*. Il demande que l'orchestre en revienne aux *tangos, slows, marches et pasos ... les plus belles de toutes les danses, celles de papa*. Cette réaction d'un élève du L.T.N. effarouché par les Minets et le Jerk et les rejette comme « bourgeois » alors qu'il revendique le *costume-cravate* et les danses *de papa* est tout à fait remarquable d'une attitude *ouvriériste* assez courante notamment en France. Elle explique en partie, l'opposition qui se manifesterait en 1973, contre l'intégration du lycée technique à Jules-Renard.

Pourtant dans ce même numéro, un autre élève du L.T.N. demeuré prudemment anonyme dénonce la situation intérieure de celui-ci. La bibliothèque a été remplacée par un magasin coopératif à l'usage des *privilegiés*, entendez les enseignants et administrateurs, fort bien achalandé. Les livres sont devenus inaccessibles aux élèves. L'auteur ironise : *la bonne marche d'un établissement scolaire repose comme celle d'un grand pays, sur l'agriculture, l'industrie et le commerce. Nos livres garderont leur substantifique moelle. Les esprits littéraires ne gronderont plus puisqu'ils seront supprimés progressivement. On mange peu et mal ... À la cuisine, on passe à la moulinette carottes et patates pour la soupe, on les coupe en petits morceaux pour le hors d'œuvre, on les laisse entières pour le plat de résistance ... On ne fait pas de sport ... 17h30 par an ... Lorsqu'il y a des douches elles marchent le dimanche ... seuls les élèves du petit Lycée en ont (lorsqu'il pleut) : l'eau tombe en abondance du plafond, on déplace les lits, on met de vieux bidons. Qu'importe : s'il y a trop d'eau sur le parquet, il n'y en a pas dans les lavabos la plupart du temps ... dans nos dortoirs 5, 6, 7, il fait trop chaud l'été, bien froid l'hiver ... Nous nous promenons sur nos rêves. Ces promenades sont plus agréables que celles des jeudis d'hiver où nous allons grelotter de froid dans les stades ou nous tremper aux bords de Loire ... À l'heure où je conclus, nous sommes entassés en étude : la plus grande salle du lycée est occupée par un lieutenant qui fait une conférence sur l'Armée ... il dit avec des fleurs « engagez-vous dans l'armée » et je me surprends à penser que ce ne serait pas plus mal. Voyez comme nous sommes bas !!!*

L'état déplorable des locaux de Jean-Jaurès, volontairement négligés par l'administration selon les mauvaises langues, sera l'argument essentiel pour justifier l'annexion des sections techniques par Jules-Renard en 1973, mais on voit que sept ans avant c'était déjà déplorable..

La mainmise des élèves de Jules-Renard sur *Le Potache déchaîné* se vérifie bien dans le numéro de décembre 1966 où la première page est entièrement occupée par des articles d'Alimondo, de Lardrot (Philo 1) et de Jean-Pierre Birnal (Sc. Ex. 2).

Ces deux derniers polémiquent avec l'auteur (Michel D.) de l'analyse parue dans le numéro précédent, au sujet de l'échec du bal de l'A.E.N. et qui en rejetait la cause sur les *Minets* et leurs danses *contorsionnantes*. Ils prennent résolument position en faveur de ce style moderne et soulignent une opposition d'état d'esprit entre Jules-Renard et le

Lycée Technique. Lardrot veut y voir en effet l'œuvre d'un petit noyau d'attardés du Lycée Technique Nationalisé et ironise sur le côté arriéré et déprimant de cette purée, rédigée dans un style très « Jean Nochet », et Birnal suppose que la pensée du L.T.N. est quelque peu sclérosée ou tout au moins que ce Michel D. est un cas particulier, réfractaire à l'évolution de notre société, même si elle risque d'avoir des dégénérescences comme tu considères le phénomène YÉ-YÉ. Cette volée de bois vert suscitera une réponse des élèves du L.T.N. dans le numéro de janvier-février 1967, qui entre autres arguments, feront remarquer que l'article sur le mouvement Beatnik avait été rédigé par un de leurs surveillants (Geoffroy) *non pas « tombé » par erreur dans notre lycée, comme l'ont dit certains malveillants, mais occupant bien son poste dans notre établissement sur sa propre demande.*

Lardrot et Birnal proclament haut et fort leur sympathie pour les Minets, Birnal affirme : *J'en suis un de cœur. J'apprécie la coupe de leurs vêtements, les disques qu'ils écoutent, cependant je ne danse pas le Jerk échevelé, je n'ai pas les cheveux longs, je porte la barbe et je ne suis pas un Adonis à l'usage des Minettes et je ne m'habille pas comme eux.* Il s'agit donc plutôt pour ces jeunes gens d'un état d'esprit contestataire que d'un effet de mode vestimentaire.

De même, à propos du bal de l'École Normale, un lycéen dénonce l'esprit « sectaire » des normaliens qui refusent de participer à l'A. E. N. bien que deux places leur soient réservées au Bureau et « snobent » les lycéens. On a vu que la cohabitation des normaliens et des élèves de Jules-Renard avait également posé quelques problèmes. Mais à qui la faute ?

Le vote à dix-huit ans.

D'ailleurs la *Tribune libre* signée D'ALI attaque sur un problème plus fondamental : *Le vote à 18 ans.* Rappelons qu'alors, l'âge légal de la majorité était 21 ans. On faisait donc, en principe, son service militaire avant d'avoir le droit de vote. L'abaissement de l'âge légal de la majorité soulevait beaucoup d'oppositions très diverses, et suscitait un débat tant sur le plan pratique que sur le plan théorique. L'auteur de cet article plaide en sa faveur. Il souligne en particulier deux éléments importants. Une réalité démographique, le baby-boom, *l'afflux de jeunes, nés dans les années d'après-guerre, qui s'introduisent partout et parfois avec violence* et un pouvoir économique : *la jeunesse représente un poids dans la nation et les industriels le savent bien qui lancent sur le marché (des produits qui leur sont) destinés, transistors, électrophones, mobylettes etc ... Le jeune devient un client pour qui rien ne sera négligé, il aura ses clubs, ses associations, sa mode, sa voiture ... tout sauf un rôle dans la nation !*

Cette frustration, être considéré comme un consommateur mais non comme un acteur social, risque selon D'ALI de conduire les jeunes à une sorte de démission, de désintérêt de la chose publique. Il dénonce le double langage des adultes qui, d'une part, reprochent aux jeunes de n'avoir *aucun sens des responsabilités* et d'autre part, critiquent ceux qui essaient de s'exprimer : *juste bon à manifester contre la guerre au Viet Nam.* Comme nous l'avons signalé la désastreuse guerre américaine au Viêt-Nam (après la déroute française), était un sujet de contestation permanent à travers lequel s'exprimaient sans doute bien d'autres revendications et rancœurs.

D'où la revendication finale de l'auteur : *à tous ceux qui disent que la jeunesse est folle et ne songe qu'à s'amuser, je réponds : « donnez-nous les moyens de faire autre chose, de prendre nos responsabilités, prenez-nous au sérieux, donnez-nous le droit de vote »*

Le problème de la faim dans le monde.

Mais la guerre du Viêt-Nam n'était pas le seul thème de contestation des jeunes de cette époque. La faim et la misère dans le monde étaient une autre cause de leur indignation. Dans le numéro de décembre 1966 un lycéen qui signe *L'Ancien* (il s'agit sans doute de J.F. Rebout) fait une sorte de poème en prose où il étale parallèlement, d'une part tout ce qui évoque Noël et ses festivités et surtout sa débauche de victuailles : *Ce soir, c'est Noël. Ce soir, tu chantes. Ce soir tu ris ; ce soir tu dances, ce soir c'est joie* et d'autre part, la famine en Inde, la guerre au Viêt-Nam, le mur de Berlin, et la fausse bonne conscience des peuples nantis : *Ils seront 40 millions à mourir de faim, l'Amérique a peu de surplus de blé cette année ... Le Père Noël ne sera pas l'oncle Sam ... Alors ? ? ?*

Et dans le numéro de janvier-février 1967, *D'ALI* fait un long article sur *Le triangle de la faim, C'est un coin du Brésil, le Sertan, qui compose l'état du Ceara, avec sa capitale Fortaleza*. Son article est fort bien documenté et donne de cette région une authentique vision de famine permanente, de misère et de violence.

Liberté et engagement.

Cette contestation des jeunes lycéens n'est pas seulement une attitude existentielle, elle pose le problème de leur engagement possible dans la lutte politique et sociale. Il est significatif que dans ce même numéro figure un long article signé *Ben*, présentant apparemment *Jean-Paul Sartre et le théâtre*, mais qui porte essentiellement sur l'analyse d'une pièce, *Les Mouches*, dont le personnage principal, Oreste, est un jeune homme *qui se sent exclu de la ville où il est né et qui veut faire exister sa liberté ... l'incarner, en s'engageant sans recours dans le monde des hommes*. Le problème de la liberté et de l'engagement avec toutes les contradictions que ces deux volontés supposent était bien celui qui attirait le plus nos potaches dans la pensée de Sartre ou celle de Camus qu'ils citaient souvent.

Ben était le pseudo de Jean-François Bénard, élève de Philosophie II, originaire de Corbigny où son père était notaire. Il est aujourd'hui (2006), agent immobilier à Paris.

Les jeunes et l'emploi.

Le numéro de janvier-février 1967, est encore plus clair. R. Geoffroy (Maître d'internat au L.T.N.) s'emporte contre l'absence de perspectives d'avenir offertes aux jeunes et dénonce *l'insécurité de la jeunesse devant l'emploi*. Il évoque la fermeture des usines, le chômage, la récession économique. Il constate lui aussi que *le marché créé autour de la jeunesse en a fait un pôle de consommation, voire de surconsommation*. Or pour que cette situation perdure, la jeunesse doit en avoir les moyens : *ce consommateur doit devenir producteur*, mais faute d'emploi, il n'y a plus pour elle de ressources. Il évoque les problèmes ainsi engendrés : *la prostitution étudiante, le travail noir, la grande fatigue universitaire, posent à ce titre le problème angoissant de consommateurs n'ayant plus les ressources de leur consommation*. Il dénonce les faux remèdes du type YAKA : *il suffira de créer des postes nouveaux — lesquels ? — dans de nouvelles zones industrielles — où ?* et rappelle que, cyniquement, *le 5^e plan prévoit 500 000 chômeurs et que 25 % de jeunes d'âge scolaire seront L.D.L.V. (lancés dans la vie) savourez avec moi le succulent de l'aphorisme. Un jeune sur quatre devra sa formation professionnelle au hasard. Souhaitons qu'il fasse bien les choses.*

En effet, devant la montée des effectifs scolaires, le Ministère prévoyait la sortie du système scolaire, sans autre formation, de 25 % de jeunes des classes de 4^e et 3^e. Le sigle utilisé dans l'article, L.D.L.V. fut en fait remplacé par la mention plus laconique : *Vie Active* que les conseils de classe et d'orientation portaient sur les livrets scolaires des enfants qui ne pouvaient entrer ni dans le cycle long ni dans les formations professionnelles ou d'apprentissage. En fait de vie active, leur seule perspective était le chômage.

Voici encore un des éléments constitutifs de la situation qui atteindra son point de rupture en 1968.

L'illettrisme général en France.

Il est bien évident que l'article de Geoffroy était pour le moins « politiquement » dérangeant en mettant les jeunes devant la réalité d'un avenir incertain et peu favorable. L'article parallèle de la première page (rédigé par Angèle C.) mettait en avant une autre réalité française déplaisante, l'illettrisme de notre population. Son titre : *35 millions de français n'ont rien à lire*, souligne bien le fait que seule une infime minorité de « privilégiés » de la culture sont des lecteurs réguliers. Les autres se contentent d'une sous-littérature : *Pour les moins de vingt ans, ce sont les bandes dessinées, ces « comics » souvent tragiques de vulgarité. Entre vingt et cinquante ans, on lit le journal, on rêve avec Dolly pour les femmes, avec Lartéguy pour les hommes.*

Bien des lecteurs du journal ont dû se sentir concernés, mais il est difficile d'avouer qu'on est à ce titre, illettrés, et pis encore de revendiquer cette « sous-culture », d'où l'absence de réactions à cet article. Par contre il est plus facile de critiquer la dénonciation faite par Geoffroy.

Cette attaque contre la sous-littérature est reprise dans un article du numéro d'avril 1967 : *La Presse féminine* en classant ces publications en quatre catégories, toutes destinées par des méthodes différentes à conformer les femmes aux critères économiques de la société de consommation.

La 1^e catégorie regroupe les publications destinées aux *femmes au foyer*, remplies de conseils très *moralisants* et visant à les amener à se résigner à leur situation, du genre *Vivre heureuse à six personnes dans un deux pièces cuisine* et une morale familiale proche de celle de la *bonne parole cléricale* apportée par la presse de l'Église.

La 2^e regroupe les *publications de luxe avec vingt pages de textes affectant des prétentions scientifiques et intellectuelles, les 180 pages restantes étant remplies par la publicité au bénéfice de produits de luxe ... leur rôle principal est de pousser à la consommation en faisant rêver la lectrice.*

La 3^e concerne *Le conte de fées adapté au monde moderne. Le genre « Jours de France » ou « France-Dimanche » fait rêver les lectrices sur les mariages princiers et s'attendrir sur les prétendues histoires d'amour des milliardaires en présentant ceux-ci comme des êtres malheureux qu'il faut plaindre.*

La « *Presse du cœur* » ou « *Romans-photos* » constitue la 4^e : *Au premier abord, l'amour semble être le thème central ... mais après lecture, on s'aperçoit que deux choses se situent à la base de ces historiettes : l'argent et la position sociale.*

En conclusion cette presse féminine est vue comme *une presse d'aliénation qui ne touche à aucun problème concret de la femme.* L'auteur met en rapport cette situation avec un fait social : *Il est vrai que la femme a été longtemps considérée comme un être inférieur et son émancipation commence seulement, et ce ne sont pas ces publications qui lui donneront le sens de son égalité avec l'homme.*

Quoi qu'en dise l'auteur de cet article, cette critique de la presse féminine n'est pas du tout anodine sur le plan politique.

Contestation et polémique.

Une telle orientation d'un journal qui depuis son origine avait été plutôt « bien-pensant » et « peu dérangeant », certains parlent de *virage à gauche*, ne pouvait que susciter une contestation. Mais elle ne s'exprime pas par des articles ou des prises de position dans la colonne *Tribune libre*. On ne peut penser que les responsables de publication aient refusé de les publier mais, comme toujours, ceux qui critiquent le plus refusent de s'engager ouvertement en publiant leurs opinions (les mauvaises langues disant que c'est parce qu'ils n'ont aucun argument pour les défendre). Cette critique se fait indirectement. Mais on en a une idée par les réactions des rédacteurs habituels du *Potache déchaîné* et le ton qu'ils emploient et qui devient franchement polémique.

Un éditorial signé *L'Olav* en donne le ton dans le numéro d'avril 1967. Le titre est significatif : *Vous êtes ou vous n'êtes pas ? La question est résolue pour moi : vous n'êtes pas !*

L'auteur fait état de la réprobation de certains lecteurs et des raisons mises en avant par eux. Il est significatif que l'argument principal relevé par lui soit la réprobation de la *politique*, tant de fois entendu. Dès qu'on aborde un sujet sérieux mettant en cause un aspect de la société, les bonnes âmes rétorquent de suite : *il ne faut pas « faire de politique »*, comme si c'était une maladie honteuse. Une telle attitude a bien de quoi s'irriter. Il ne faut pas s'étonner donc si *L'Olav* pique une sainte colère : *vous y avez lu un article trop engagé à votre goût. Trop engagé, dans quelle direction ? Tous vous avez crié, indignés que vous étiez : « Pas de Politique » ! Est-ce donc faire de la Politique que dire les choses telles qu'elles sont ? Est-ce donc faire de la Politique que vous montrer ce qu'elles devraient être ?*

Il souligne à juste titre les deux types d'attitudes : *votre réaction indignée à la lecture de (l'article de) Robert Geoffroy, votre indifférence quant à celui d'Angèle C.*

Il attaque violemment l'apathie de ces adversaires de la *politique* : *Vous avez une conscience morale comme une concierge. Elle a fermé la loge et mis le panneau « En vacances ». Votre cas est pathologique, c'est Tragique ... Vous avez atteint le stade de petits bourgeois à l'américaine. Le confort vous étouffe ! Mieux, vous l'aidez à vous enfouir dans les délices et c'est comme ça qu'Hannibal s'est fait battre. Bien boire, bien manger, des disques, des cigarettes, une mobylette puis une voiture, voilà votre ambition.*

Lui aussi dénonce la « consumérisation » des jeunes, toujours sur le même ton polémique : *Vraiment vous n'avez pas grand chose dans le ventre, c'est à croire que votre cerveau n'est pas plus gros qu'une tête d'épingle. En un mot vous êtes des petits bourgeois, des imitations de petits bourgeois bien mal faites, aux foies blancs de peur et de paresse. Le yéyé c'est pas mal, mais je pense que vous valez mieux que cette saloperie qu'on vous impose. N'en doutez pas, on vous l'impose. ! On vous le fait vivre et on vous force à l'engouffrer dans votre crâne, ce salaire yéyé ... le disque, le vêtement, la voiture, la mobylette, tout ce que vous « appréciez » est imposé, est du commerce de superflu, du superflu bien souvent inutile. Vous les Filles, achetez « Twenty » le maquillage des teenager-girls ! Pour les garçons, habillez-vous à Carnaby-Street. On vous a soigneusement étudiés, on vous vend la facilité et comme des gourdes, vous achetez.*

On voit bien que derrière la futilité et l'absence de conscience politique des jeunes, il dénonce en fait l'aliénation de ceux-ci par le moyen de la société de consommation et

les « valeurs » qu'elle impose. Nous sommes encore un an avant l'explosion de mai 1968, mais bien des thèmes de cette révolte sont déjà présents. Nous comprenons aussi pourquoi ces jeunes gens étaient attirés aussi bien par Sartre ou Camus que par toutes les formes de rejet de la société.

L'Olav (qui est un surveillant de l'étude des 3^e du L.J.R.) veut inciter les lycéens à penser davantage à leur avenir : *Acquérez donc des bases solides sur lesquelles vous construirez vos espérances ... Alors ? Laissez tomber les histoires de voitures, disques, S.L.C. et autres mineteries car Demain ne sera pas drôle, vos illusions seront détruites et vous serez meurtris profondément.*

Parallèlement à cet éditorial polémique, un article non signé mais illustré par Jean-Claude Lardrot, lui fait écho en faisant l'éloge de Jacques Dutronc. Ce chanteur *aux accents pascaliens* est présenté comme une sorte de philosophe de la société actuelle : *il chante sa prise de conscience aiguë de l'immense solitude humaine, la primauté de la douleur, l'angoisse devant l'existence ... l'individu écrasé par la foule (« 700 millions de chinois et moi et moi »), l'homme qui affirme son individualité en essayant de la dégager. Dutronc chante la révolte de l'homme contre l'homme. Il attaque la société humaine qui le brime ... il est sans pitié pour la structure sociale et les « minets », les « play-boys », les « casseurs », tout le monde y passe.*

L'auteur voit aussi en lui un contempteur plus fondamental. *Pour lui, il n'y a pas de vérité, les hommes se leurrent eux-mêmes et une puissance « nous cache tout et ne nous dit rien » ... c'est le destin ... la science ... « plus on apprend, plus on ne sait rien » ... Voilà l'homme perdu sans vérité dans un monde terrible où il est balancé entre le « mini » et le « maxi », bref entre les deux infinis. Que sera donc notre vie ? Une existence remplie de « cactus », c'est-à-dire de douleurs.*

En fait, l'auteur de l'article était encore Alimondo ⁶ : *Je suis l'auteur de ce texte et je me souviens de l'avoir écrit comme une « provocation », par rapport aux « grands auteurs » de la philosophie, une sorte de dérision de ladite philosophie ...*

Nous pourrions ajouter que cette réaction d'un élève de cette époque, est tout à fait significative. Il faut se souvenir que la « philosophie » était présentée traditionnellement comme le propre des « philosophes » (surtout anciens) et des ouvrages spécialisés. Il paraissait incongru de vouloir trouver une réflexion philosophique ailleurs et en particulier chez les « littérateurs ». On refusait même le titre de « philosophes » aux auteurs des « Lumières », Rousseau, Voltaire, Diderot etc ... Quant à la prétention des professeurs de lettres de faire une lecture idéologique des romans ou des poèmes, cela paraissait un sacrilège. Un inspecteur général de lettres était même venu à Nevers pour nous inciter à ignorer et rejeter toutes les formes de « nouvelle critique » des textes littéraires et en particulier toute lecture sociologique ou psychanalytique. Il n'avait réussi qu'à susciter une « bronca » de son auditoire.

La lecture très philosophique de l'œuvre de Dutronc révèle, au delà de la provocation, le pessimisme latent de cette génération qui ne verra de salut que dans la révolte anarchiste comme l'expriment bien, un autre chanteur, Léo Ferré, et les fameux slogans de Mai qui fleurirent les murs.

La libération sexuelle et le « Planning familial ».

Autre thème qui caractérise l'esprit de 1968 (ici avant la date), c'est le domaine de la sexualité. Un projet de loi, envisageant de réglementer l'usage de la pilule contraceptive est le prétexte d'un article de Geoffroy « *Quand les jeux de l'Amour sont*

⁶ Lettre citée.

laissés au hasard ». Sa première critique porte sur deux aspects, le projet de loi et son objet d'abord. Il dénonce l'utilisation électoraliste de ce projet, puis, fait plus grave, le réseau de conditions de la délivrance des ordonnances et de mise en vente des pilules, d'exceptions et de mesures répressives, qui, au lieu d'en faciliter l'usage, le complique encore plus. Le deuxième aspect est la conséquence des attendus de cette loi qui neutraliseraient l'action possible du Planning familial en l'encadrant rigoureusement et en lui interdisant toute propagande en faveur de la liberté de la conception.

Mais sa critique va plus loin. Il montre que l'accent mis sur « la pilule » permet d'éviter le débat de fond sur tous les problèmes que pose la libération de la femme : *les problèmes d'emploi de son sexe ... la réforme scolaire et universitaire ... les institutions sociales ... la clochardisation de la santé publique et de la protection de l'enfance ... le régime que nous subissons n'est pas celui qui fera de la femme un individu social libre et digne. La responsabilité civile et civique de la femme s'incarne dans le concept d'une véritable démocratie, sa fonction dans la marche de la société, dans une économie socialiste qui rendrait, à la femme en particulier et à tous les travailleurs en général une juste équité des charges et des droits en regard d'une justice sociale rétablie.*

Enfin, il dénonce également la dépendance effective des législateurs français à l'égard de l'Église et de ses dictats.

Où sont les petits- bourgeois au L.J.R. ou ailleurs ?

La réponse directe de Geoffroy aux réactions que son article sur l'avenir des jeunes avait provoquées est très violente. Son titre en donne le ton : *Livre cinquième de la frustration bourgeoise*. Nous sommes dans le style de Rabelais et de Jarry mélangés.

Il proteste évidemment contre le *refus de la politique* dans les articles du journal. *La Politique ? Elle mérite une chronique ... Ceux que froissent les mots de chômage, de pouvoir, de régime, de gouvernement, ceux-là ont peur des mots, ont peur de les soulever, comme on hésite à soulever ces pierres plates sous lesquelles grouille une multitude animale.*

Il ne veut pas que le *Potache déchaîné* devienne *un journal à la mie de pain* ou le *bulletin de liaison des anciennes de Ste Clotilde*.

Il réclame de droit de *gueuler que cette fois, il y en a marre. Car enfin, Merde alors, quand on tire trop sur la corde, on finit par se faire pendre avec.* Et il dénonce pêle-mêle, *le chef de l'État (De Gaulle)(qui) est un mégalomane dangereux, ses sbires, des SS qui s'ignorent ... est-ce que la République, c'est Pompidou à Nevers, est-ce que la démocratie c'est le matraquage des étudiants à Grenoble, holocauste au même Pompidou ?*

Ceci nous rappelle que déjà en 1967, certains mouvements de contestation s'étaient déjà manifestés, déjà réprimés comme ils le seront en 1968 et la hargne de Geoffroy annonce déjà aussi la rage des insurgés de 1968.

Cet article met aussi en avant une opposition idéologique entre les lycéens de Nevers. Nous avons vu qu'à propos d'un débat sur les « Minets », les élèves du L.J.R. accusaient ceux du L.T.N. d'être des petits bourgeois racornis. Ici Geoffroy s'en prend, directement, aux élèves de Jules-Renard sur le même point : *je savais déjà qu'un lycée classique destine à long terme de longs rangs de potaches à former la masse bramante de la bourgeoisie, mais alors, grand coup de gibus, cela relève maintenant d'une école supérieure des cadres ... Ainsi vous aurez été quelques-uns au L.J.R. à pleurer sur mes abus ... si vous considérez la politique comme un tabou, allez pleurer ailleurs !*

Bien entendu il les invite à prendre leur plume et à ouvrir le débat : *si vous n'êtes pas de l'avis de mes écrits, le droit à la réponse vous autorise à la contradiction.*

(Rappelons tout de même que Geoffroy était un ancien élève du L.J.R. Comme on disait alors : *c'est un « Jules ».*)

Inversement D'ALI sous un titre très pamphlétaire : *Réponse à un « pauvre type »*, envoie une volée de bois vert à un élève du L.T.N. qui avait pondu un article *militariste* : *J'ai lu avec horreur l'article de « Noir sur Blanc » : « Bientôt tu seras soldat ». Sur le coup, j'ai cru avoir sous les yeux un extrait du « Débloque Note » de Monsieur François Mauriac. Mais ce gribouillis infâme est à coup sûr l'Œuvre d'un militariste fanatique et nationaliste du Lycée technique (Il y en a partout).*

Sur un ton très violent, D'ALI développe ses idées pacifistes et antinationalistes. Il prône la recherche de la paix et défend l'idée européenne, l'O.N.U. et l'U.N.E.S.C.O. : *la France est mon pays, mais l'Europe est mon continent et la Terre, ma terre.* Il développe le danger de dérive du nationalisme étroit, à l'état totalitaire et au fascisme.

Outre l'antimilitarisme assez courant à cette époque, cette polémique met à nouveau l'accent sur l'appartenance du « propagandiste » de l'armée au Lycée Technique. Même si D'ALI admet qu'*(Il y en a partout)*, entre parenthèses, il semble que le fait de prôner le militarisme et un nationalisme étroit soit suffisant pour en inférer l'appartenance de l'auteur à Jean-Jaurès. Le contentieux idéologique restait ouvert.

L'opposition Geoffroy-Rebout.

En fait la polémique opposait surtout deux personnalités, J-F. Rebout (Classe de Math-Élem II au L.J.R.) en général désigné sous le sobriquet de *L'ancien* et R. Geoffroy (maître d'internat au L.T.N.). Peut-être s'exprimaient-ils, chacun, au nom d'un groupe plus ou moins important mais rien dans leurs articles ne permet de le penser. Cependant les thèmes de leurs polémiques semblent bien refléter l'état d'esprit général des jeunes gens de cette époque.

Le *Potache déchaîné* de mai-juin 1967 le montre bien avec sa page deux consacrée à eux avec deux articles qui se répondent. Outre les injures et autres amabilités habituelles nous retiendrons surtout deux affirmations opposées qui éclairent bien la montée progressive vers l'éclatement du printemps 1968.

Tandis que Rebout, qualifiant son adversaire de *révolutionnaire retardataire*, affirme que *Ce siècle des barricades est bien fini et heureusement, l'ordre a remplacé le désordre ... Non, la politique ne se joue plus dans la rue ...*, de son côté, R. Geoffroy qualifiant son adversaire de gaulliste, dénonce la *dictature sociale et économique* du gouvernement qui réduit les opposant à une action de destruction, faute de pouvoir agir, et devient prophétique : *je ne pense pas que le monde ait vécu ses dernières barricades.* Il évoque les grévistes de St-Nazaire sévèrement réprimés par les C.R.S., (l'année 1967 battait des records de grèves), la situation économique désastreuse, le chômage : *Comment ne pas redouter l'échéance de 1968 ?*

Et c'était bien là le véritable problème, beaucoup se rendaient compte du danger d'une explosion politique et sociale sans deviner comment elle se produirait. La grande masse des gens croyaient à la pérennité du système et surtout ne voulaient rien changer à rien. Peut-être avaient-ils peur que le moindre changement conduise à un bouleversement total.

Au lycée, bien des adultes se rendaient compte du bouillonnement d'idées, d'opinions, de velléités de révolte, parmi les lycéens, mais tout en tâchant de répondre

avec les moyens du bord à leurs attentes, on ne se doutait pas que la révolte naîtrait justement dans l'Université, le printemps suivant.

1967 Jean BOICHARD.

En 1967, un éminent professeur d'histoire et géographie quittait le lycée de Nevers pour l'Université de Besançon. Jean Boichard était arrivé au Lycée de Nevers en 1952 à l'âge de vingt six ans, il a donc connu la fin du Musée et les années difficiles de Jules-Renard. Il est décédé en 1992. Un de ses anciens élèves, Jean-Bernard Charrier lui a rendu un bel hommage ⁷.

Jean Boichard, professeur honoraire à l'université de Franche-Comté, nous a quitté à l'âge de 66 ans. J'avais eu le privilège de le connaître en 1953 et 1954, comme élève de première puis de Terminale au lycée de Nevers. Jeune professeur, c'était un maître éblouissant imprégné des leçons de ces novateurs qu'étaient alors Pierre Georges et René Dumont et qui réussissait ce tour de force de faire aimer pratiquement à tous l'histoire et la géographie. Nos rapports, d'abord de maître à disciple, puis d'amitié, n'ont pas cessé.

Jean Boichard, à l'esprit si clair, pédagogue hors pair, fut aussi un chercheur dans le domaine de la géographie rurale et de la géographie sociale. Le nivernais lui inspira son premier travail important sur la vie rurale entre Loire et Allier, très novateur et qui aujourd'hui encore fait autorité dans mon département. Mais Jean Boichard était d'origine comtoise.

Sa plus grande satisfaction fut de revenir à Besançon, comme professeur à l'Université, après sa grande thèse sur l'élevage en Franche-Comté, qui n'ignorait pas les méthodes modernes mais se fondait pour l'essentiel sur des analyses classiques, complétées par le souci des situations et relations sociales qui l'anima toujours.

Ce Comtois qui se disait volontiers paysan avant que d'être géographe (mais c'était coquetterie de sa part, une des rares de la part d'un homme aussi modeste), a multiplié les ouvrages, toujours passionnants, sur sa province d'origine : un livre aux PUF, un guide sur Besançon, une très remarquable encyclopédie de la Franche-Comté, parue très peu de temps avant sa mort aux Éditions de la Manufacture. Dirai-je qu'entre tous, je préfère peut-être un ouvrage littéraire, mais dont la géographie n'est pas absente, on s'en doute : « Quand le village marchait en sabots », de 1990. Ce village, nulle part nommé, c'est Durnes, un village des plateaux du Doubs, son village natal, auquel il avait consacré son premier article dans la Revue de Géographie de Lyon et où il avait planté dans sa propriété quelque 50 000 sapins.

Du Comtois, il avait certes l'entêtement (« Rends-toi, Comtois ; nenni ma foi ! »), mais aussi l'intelligence et l'ouverture.

Son épouse, elle aussi d'origine comtoise, mais de Haute-Saône, renforçait ou tempérant ses qualités.

Jean Boichard, homme d'honneur, humaniste et lettré, était aussi un homme de conviction. Il fit preuve de courage à Nevers où sans sectarisme, comme secrétaire du PSU, il s'opposa de toutes ses forces à la guerre d'Algérie.

À Besançon, toujours homme de gauche, il était premier adjoint au maire socialiste ; ce serait mal le connaître que de croire qu'il acceptait tout de ses amis politiques. Homme de pensée et homme d'action, géographe pratiquant à Besançon la géographie appliquée, il mérite à coup sûr qu'on médite sa carrière exemplaire.

⁷ BL Amicale n° 3 de 1992.

Il n'y a évidemment rien à ajouter à cet hommage auquel adhèrent tous ceux qui ont eu l'occasion de le rencontrer et tout particulièrement ses collègues et ses élèves. Notons que Jean-Bernard CHARRIER, qui se déclare ici son disciple, a lui aussi, honoré son ancien lycée et il fait une très belle carrière dans l'enseignement supérieur. Tel maître, tel disciple.

1967 — René Braque.

Ce professeur d'histoire et géographie était arrivé au lycée en 1946, en remplacement de M. Leguai. Les deux autres chaires d'histoire étant occupées par MM. Méry et Veber. Il l'a quitté en 1967 pour l'enseignement supérieur (Orléans ou Vincennes ?). Il est revenu à Nevers pour sa retraite. Jacques Jarriot l'a eu comme professeur en 6^e, 4^e et 3^e (il a eu A. Méry en 5^e et A. Veber en 2^e, 1^{ère} et Math-Élem.). *Il était auparavant instituteur. Je l'ai beaucoup apprécié.*

1967 — Jean Dumolin du Fraise (1949 – 2004).

Il serait intéressant de savoir ce que sont devenus tous les anciens élèves de cette époque qui a tout juste précédé les événements de 1968. Les hasards de nos recherches nous ont fait retrouver la trace d'un élève qui a achevé ses études au Lycée Jules-Renard en 1967, Jean Dumolin du Fraise.

Sa carrière est brièvement résumée par M. Pascallon, Maire d'Issoire ⁸ : *Originnaire d'Issoire, Jean Dumolin du Fraise fit ses études au Lycée Jules-Renard de Nevers avant de s'inscrire à la Faculté de Droit de Clermont-Ferrand. Issu d'une famille de juristes, ses parents l'avaient incité vers une carrière juridique. Ancien bâtonnier de Clermont-Ferrand, il avait succédé à Maître Gilles Jean Portejoie au poste de bâtonnier le 1^{er} janvier 1989. Il figure en effet sur les palmarès du Lycée Jules-Renard, d'abord en 1960 en classe de 6^e classique, nous le suivons de classe en classe, jusqu'au palmarès de 1967 où il figure en classe de Philo 1 (il avait redoublé la classe de 1^{ère}). La famille Dumolin du Fraise a des racines nivernaises avec plusieurs générations de notables avocats ou avoués. Comme on le voit une branche était établie dans le Puy de Dôme. Ce n'était pas un élève très brillant, il décrochait régulièrement le Tableau d'Honneur et quelques accessits surtout en Récitation (sa vocation d'avocat ?) et en Allemand.*

Il a fait toute sa carrière d'avocat à Clermont-Ferrand, il avait aussi un Cabinet secondaire à Issoire. Il était très connu sous son surnom de « *Caillou* » dont nous ne connaissons pas l'origine. Il s'était investi dans la vie municipale d'Issoire, comme le rappelle le Maire : *Pour nous, ici, bien sûr, il nous faut particulièrement rappeler son parcours d'élu municipal. Il fut en effet, conseiller municipal à Issoire, aux côtés de l'ancien maire de la sous-préfecture, Jacques Lavédrine, de 1983 à 1989. C'était un homme de cœur, de générosité, témoignant d'une grande joie de vivre, ayant le goût de la provocation pour masquer la pudeur des sentiments.*

⁸ Séance du Conseil Municipal d'Issoire du 1 mars 2004.

Les années 1965-1967 à travers « Les Chroniques de Goupil ».

Pendant ces deux années, un club *Journal*⁹ fonctionna dans le cadre du foyer socio-éducatif et publia un journal qui se voulait mensuel (mais il n'y aura que quatre numéros par an) et dont le premier numéro parut à la fin du premier trimestre 65-66. Il était surtout l'œuvre des élèves du second cycle. Son titre *Les Chroniques de Goupil* faisait évidemment allusion à Jules Renard. Il y avait parmi les élèves de fort bons dessinateurs comme Lardrot (la première année) et ils imaginèrent vite un personnage emblématique nommé *Goupil*. Le Club de céramique qu'animait M. Caix fabriqua en série des porte-clés à l'effigie de ce héros, que les élèves se disputèrent et il y eut même des tee-shirts que les équipes sportives arborèrent fièrement. Les articles de la « rédaction » étaient évidemment signés : *Goupil* et il y eut très vite une sorte de rubrique humoristique et satirique sur les incidents de la vie du lycée, plus ou moins enjolivés ou dramatisés, et présentée comme *Les enquêtes de l'Inspecteur Goupil*.

La lecture de ce journal apporte un témoignage intéressant à tous les points de vue non seulement sur ce qui se passait au Lycée mais aussi sur la mentalité des lycéens et des enseignants juste avant les événements de mai 1968.

Il faut signaler que cette création avait été fortement aidée par l'Amicale des Anciens Élèves comme se plaisait à le rappeler le responsable du club dans un article à la mémoire d'Achille Naudin, président de l'Association : *Le Club de Journalisme a appris avec beaucoup d'émotion la mort d'Achille Naudin qui fut pendant de nombreuses années Président de l'Association des Anciens Élèves du Lycée. Mercredi 1^{er} mars, une délégation d'administrateurs, de professeurs et d'élèves s'est rendue à Nolay pour assister à ses obsèques. Nous tenons ici à exprimer nos sentiments de deuil pour la perte de cet ami et nos condoléances à sa famille et à la grande famille des anciens de Jules-Renard.*

Nous ne pouvons oublier de rappeler ici que lors de la fondation de ce Journal, notre aventure avait reçu de sa part les plus vifs encouragements et qu'à sa demande, l'Association qu'il présidait nous versa 50 000 anciens francs pour l'achat (d'avance) de 650 exemplaires des «Chroniques de Goupil» à envoyer par la poste aux membres de l'Association (ce qui fut fait l'année dernière). Grâce à ce premier versement, notre journal put démarrer et se lancer à l'aventure sans craindre le déficit.

Le Club n'oubliera pas Achille Naudin et une nouvelle fois, lui témoigne ici sa reconnaissance et son émotion.

L'un de ces anciens, Jacques Jarriot, alors professeur agrégé d'histoire au Lycée Foch de Rodez, remerciait de cet envoi et rappelait le souvenir de quelques-uns de ses professeurs des années 1946-1953 : MM. Besançon, Bouchard, Borruel, Braque, Darennes, Sochet, ainsi qu'une tentative journalistique vers 1950. À son époque, ils étaient 18 en Math Élem.

Bien entendu, officiellement, dans le cadre des activités du Foyer Socio-Éducatif qui venait d'être créé, ce club, comme tous les autres, avait un but essentiellement éducatif, la finalité habituelle de ces journaux d'élèves, à savoir : les amener à écrire et

⁹ Plusieurs professeurs participèrent à l'animation de ce journal, mais, en toute modestie, nous devons reconnaître que nous en avons assumé la responsabilité générale pendant ces deux années. Les articles étaient tapés sur les stencils par les élèves et aussi quelques professeurs, et le tirage se faisait sur la ronéo du service de Documentation. La composition de chaque numéro (tiré à plus de 1000 exemplaires) se faisait en tournant autour des tables de ce service ce qui laissait, une fois le travail achevé, un couloir complètement « blanchi » de son revêtement, par les pieds des « tourneurs ». La reliure se faisait également avec le matériel acheté à l'époque pour relier les collections de Bulletins Officiels du Ministère. La vente était faite par des élèves volontaires, il y en avait au moins un par niveau de classe, voire par division. Il y avait très peu d'invendus et pour certains numéros, il fallut même faire un tirage supplémentaire. Il faut dire que les dessins, notamment les caricatures d'élèves et d'enseignants attiraient beaucoup de lecteurs.

à s'exprimer par des textes ou des illustrations et apprendre à manipuler la langue française. Mais ce journal avait d'autres buts clairement définis dans le premier numéro : être le porte parole des multiples clubs du foyer socio-éducatif, chacun ayant pour cela désigné un « correspondant journal » ; informer les élèves sur la vie du lycée et les événements qui s'y produisaient ou les spectacles au Théâtre ou au Ciné-Club de Nevers auxquels tous et en particulier les internes étaient invités à assister. Bien entendu, il devait aussi permettre de publier des textes personnels.

C'est ainsi que le numéro 5 paru au début de l'année scolaire 1966-1967 donne la liste à peu près complète des clubs officiels et des professeurs responsables. Il y a quelques différences avec la liste publiée par le Service de Documentation à la rentrée .

U.N.E.S.C.O. (M. Le Junter) ; *Actualité* (M. Stainmesse) ; *Archéologie* (M. André Jean) ; *Naturalisme* (M. Felzines) ; *Caméra-Club* (M. Guenot) ; *Art dramatique* (MM Chiron, Bugarel, Ducros, Royot et Junot) ; *Décoration* (M. Bellon) ; *Photo-club* (M. Guenot) ; *Céramique* (M. Caix) ; *Ciné-club* (M. Stainmesse) ; *Musique et pipeau* (Mme Cazaux) ; *Peinture à l'huile* (M. Bellon) ; *Aéromodélisme* (M. Caix) ; *Aéronautique* (M. Vié) ; *Animateurs sportifs* (M. Borruel) ; *Pétanque* (M. Lamoine) ; *Journalisme* (MM. Bugarel, Junot et Sourd).

On remarquera que certains professeurs animaient plusieurs clubs et que cette liste reflétait les intérêts (et les disponibilités) des professeurs impliqués dans la vie du Foyer.

Mais dès le premier numéro un autre but apparaît clairement : faire évoluer la mentalité générale vers une participation directe des élèves à l'administration et au fonctionnement du lycée. Une double page revendicative est intitulée *Goupil au pouvoir – Nous voulons des députés*. La demande est claire : *Obtenir qu'un petit groupe d'élèves, 6 ou 7 au plus, élus par tous, soient habilités par l'administration à servir d'intermédiaires, d'interlocuteurs valables. ... des représentants élus pour présenter nos requêtes et nos doléances et nous défendre au besoin. Et ces « députés » nous représenteraient au Conseil Intérieur et au Conseil de Discipline et seraient nos intermédiaires auprès des « grands patrons ».*

Un an après, en introduction du numéro 6, le Président du Club, Paire Christian, rappelait l'origine de *Goupil* : *Nous sommes en 1965, et en cette journée d'automne a lieu une réunion importante. Une assemblée générale est chargée de poser les bases d'un Foyer Socio-éducatif. En coulisses, les rouspéteurs n°1 du lycée s'entretiennent avec certains professeurs particulièrement actifs et dynamiques. Leur discussion ne sera pas stérile puisque de cet entretien sortira un projet important. Les élèves pourront élire des délégués qui les représentent au Conseil Intérieur. Afin de soumettre cette initiative à l'ensemble des élèves, il fut décidé de créer un journal dans le cadre d'un club de journalisme. Ce but « politique » était donc en fait l'élément premier de toute cette activité.*

Il y avait aussi un aspect ludique inévitable. C'est ainsi que pour « blaguer » un professeur très intéressé par la Corse et la bonne chère, et un de leurs camarades à l'embonpoint évident, les élèves avaient ajouté à la liste des clubs officiels un Club de Gastronomie qu'ils étaient censés présider et animer, ainsi qu'un « menu corse » qu'ils étaient, également, censés avoir présenté.

Les mêmes plaisantins, bien entendu, avaient parallèlement publié un article similaire dans *Le Potache déchaîné* de décembre 1966 dans la rubrique *Actualités : Dernière minute* : *Le club gastronomique du L.J.R. tant attendu l'année dernière est enfin créé. Le président en fonction est un professeur d'Histoire-Géo. Voici son premier menu : Terrine de merle Corse, Hure de sanglier Corse, Poisson Corse (et non pas Poison corsé), Tarte maison Spécialité du chef : la vendetta. Le tout arrosé de vin Corse,*

le Patremonio. Si les recettes sont corsées, le prix l'est également. La manière de se procurer les ingrédients si vous voulez essayer seul est très dangereuse à cause de la Maffia. Malgré tout, bon courage et bon appétit.

La plaisanterie fit beaucoup rire les victimes de cette farce et du coup, ils mirent au point une opération anchoïade et une soirée crêpes. C'est ce que raconte un article paru dans le numéro 6 sous le titre : *La Réalité dépasse la fiction* . L'an dernier, Goupil trouvant la liste des clubs trop courte en inventa quelques-uns purement fantaisistes dont un club de gastronomie dont il attribua arbitrairement la paternité à M. Lamoine. C'était un bon canular qui fit sourire mais ... notre sympathique « pétanqueur », piqué au vif, a relevé le défi et avec la complicité de quelques élèves de terminales a sournoisement lancé une opération anchoïade à l'occasion du cross du lycée. Résultat : quelques 14 000 francs (anciens) de bénéfices qui ont été versés à l'UNICEF. Il paraît aussi que le même « gang » nous prépare pour février une opération « crêpes varoises » dont les bénéfices iront sans doute à une autre œuvre de solidarité. Bravo à l'ami Lamoine et à ses complices pour avoir si spirituellement relevé le défi et avoir selon l'expression « fait mordre la queue au canular ».

Cette anecdote donne une bonne idée de l'ambiance générale du lycée où parfois retentissaient de bruyantes polémiques sur les réformes du système de l'enseignement, mais où il ne se passait guère de jour sans un canular ou une farce, montés soit par les élèves soit par les professeurs, soit conjointement par les deux. Ce qui n'empêchait évidemment pas de faire un travail sérieux. Ce ton général, comme la création du Foyer et des Clubs avaient aussi pour but de promouvoir de nouveaux rapports entre élèves et enseignants. Il fallait donc briser d'une certaine manière le « respect » conventionnel entre eux pour le remplacer par la confiance et la reconnaissance des mérites de chacun. Dès la quatrième page du premier numéro ce ton était donné dans une note encadrée :

*Le Goupil interpelle le Ministre de l'Éducation Nationale
Est-ce parce que nos classes terminales accueillent de séduisantes Jeunes Filles qu'on nous envoie un Proviseur de PIERRE*

On pouvait donc plaisanter et jouer sur le nom du Proviseur sans que celui-ci se sente vexé bien au contraire.

Le numéro 5 de la rentrée 1966 présente ainsi un nouveau club : *Club des animateurs de classe* : Objet : Faire oublier aux professeurs d'Histoire-Géographie qu'il y a une leçon à réciter, et aux professeurs de mathématiques qu'il y a un devoir à rendre. Mettre au point des systèmes adéquats pour les autres disciplines. Buts : Étudier les méthodes les plus sûres à cet objet et les faire connaître par tous. Président : Chapuis, 3^e B1 ; Vice-Président : Kind, 3^e M3. Nous ignorons si ce club a jamais existé réellement mais certains élèves s'évertuaient bien à faire passer « à l'as » les devoirs et leçons. Sans doute les deux élèves nommés avaient-ils déjà réussi pareille performance.

D'ailleurs pour libérer la verve de chacun, trois personnalités du lycée dont le Censeur et l'Intendant avaient volontiers accepté que leurs caricatures illustrent le premier numéro tandis que le Proviseur faisait savoir que les siennes étaient officiellement autorisées.

Ce journal était composé par les membres du Club qui tapaient les textes sur les stencils, les tiraient à la ronéo, collationnaient les pages en tournant interminablement autour des tables de la Documentation, (chaque numéro avait de quinze à trente pages), les reliaient par des agrafes ou en les « collant » à la colle spéciale et les vendaient ensuite pendant les récréations. Le tirage variait de 800 à 1000 exemplaires.

La collection que nous avons pu récupérer comporte en fait huit numéros et couvre les deux années.

Les députés de Goupil : L'article réclamant des députés des élèves était bien dans le vent des réformes qu'un certain nombre d'enseignants et d'administrateurs voulaient promouvoir. Le numéro 2 de *Goupil* put donc publier une note du Proviseur qui rendait compte des délibérations du Conseil Intérieur du 22 décembre 1965 qui en adoptait le principe. À savoir : 2 représentants élus par section (1 externe et 1 interne), ces représentants élisant à leur tour 2 délégués par classe soit 18 au total pour les 9 classes de l'établissement (Math. Élem. ; Sciences Expérimentales ; Philosophie ; 1^e ; 2^e ; 3^e ; 4^e ; 5^e ; 6^e) Ces délégués participaient au Conseil Intérieur et au Conseil de Discipline suivant des modalités précises. La présentation de cette note du Proviseur précisait que ce principe avait été arrêté *après discussion (longue et vive)*. Nous étudions d'autre part cet aspect de la vie du lycée où administrateurs, enseignants et parents avaient souvent des points de vue totalement opposés.

La participation d'élèves à ces deux Conseils était de la compétence locale, par contre, la composition du Conseil d'Administration était fixée par arrêté ministériel. Mais le Proviseur désirait aller plus loin et Alimondo nous rappelle ¹⁰ : *à l'initiative de M. Depierre, un élève élu par ses camarades de terminales a siégé au Conseil d'Administration en 1967. L'heureux élu, c'était moi. Pour un contestataire bien jeune, le cadre et l'assemblée étaient impressionnants et je me suis senti un peu seul. J'ai pris la parole pour intervenir avec une liste de revendications, préparée à l'avance collectivement ... Je n'ai pas pu aller au bout car on m'a fait comprendre que ce n'était pas d'actualité ... Je ne sais pas si l'essai fut concluant ou non, toujours est-il que je ne fus convoqué qu'une seule fois ... !.*

Nous n'avons pas le compte rendu de ce Conseil, et nous ne savons pas pourquoi la participation d'un élève de terminales ne fut pas renouvelée. Y a-t-il eu des protestations de la part des membres du Conseil qui devait être présidé par l'Inspecteur d'Académie ? Comme nous l'avons signalé, sur cette participation des élèves, les avis étaient très partagés et les oppositions parfois très virulentes.

Ce numéro 2 du *Goupil* en profitait pour présenter aux élèves un tableau très complet de leur lycée et de son fonctionnement. Nous apprenons ainsi le nom des administrateurs, le proviseur, M. Depierre ; le censeur, M. Duchazeaubeneix ; l'intendant, M. Peynet (remplacé l'année suivante par M. Zoubenko) ; les surveillants généraux, MM. Ponsot, M'Sika et Cart ; il y avait aussi 33 surveillants d'internat et d'externat, 1 attaché d'intendance et 40 agents, 82 professeurs et évidemment un service de Documentation. Quant aux élèves, ils étaient 1504 dont 326 pensionnaires, 468 demi-pensionnaires et seulement 50 filles au total.

Des concurrents du « Goupil »

Le *Goupil* apparaît comme le journal « autorisé » du lycée, sans doute trop neutre aux yeux de certains élèves à l'esprit plus contestataire. Or il existait alors une **A.E.N.** (Association des Étudiants de Nevers) ¹¹ qui publiait elle aussi un journal intitulé **Le Potache déchaîné**. Mais certains élèves de Jules-Renard le trouvaient, lui aussi bien trop conformiste. Le numéro 2 de *Goupil* nous apprend donc, sous forme d'un soi-disant reportage *dans une cave, près des bords de Loire, aux murs humides et sans cesse*

¹⁰ Lettre citée.

¹¹ Nous avons signalé plus haut l'existence de cette association et analysé quelques exemplaires de son journal pour les années 1963 à 1967.

menacée par la crue où prétendument, les dissidents de l'A.E.N., imprimaient « clandestinement » leur journal, le **Laser** que la bande des *Laseristes*, les deux têtes de cette hydre qui dévore l'A.E.N. étaient deux élèves du lycée : Alimondo et Rebout. Ils se proposaient de contester la platitude du *Potache* et de faire des propositions « engagées ». Leur premier numéro aurait été tiré à 252 exemplaires tous vendus. Nous étudions par ailleurs les deux exemplaires de ce journal que nous possédons.

Tout ceci témoigne au moins du désir de participation à la vie du lycée et à la vie publique, des élèves de cette époque où l'« engagement » était le maître mot. Autre signe de cet état d'esprit : dans ce numéro 2 de *Goupil*, le compte-rendu du Ciné-club du Lycée qui présentait *Le sel de la terre*. La discussion avait porté après la projection, sur le racisme, les rapports entre ouvriers et patrons, le syndicalisme, la grève et surtout l'entrée des femmes dans ce mouvement. Le club *Actualité* avait organisé un débat sur la démocratie et le club *Théâtre* mettait en scène une pièce de Robert Mallet : *L'équipage au complet* qui posait à sa manière le problème du sentiment d'humanité durant un conflit armé. Les comptes rendus du Ciné-club, du Club d'actualité et du Club Théâtre montrent tout au long de ces deux années que tous les sujets politiques et sociaux, nationaux ou internationaux les passionnaient. Les partis politiques en France, l'assassinat de Kennedy, l'affaire Ben Barka, l'Église et la laïcité, la faim dans le monde etc ...

Quelques éléments de la vie du lycée.

Le numéro 4 de fin d'année nous apprend qu'un groupe d'élèves du lycée était allé passer six semaines aux U.S.A, pendant les précédentes grandes vacances. Par réciprocité, le lycée avait reçu et hébergé pendant l'année scolaire, trois étudiants de *Pentucket Regional School*, dont deux filles *Pamela Mac Donald* et *Helen Jervey*. Ces dernières avaient été interviewées par le club *Goupil* et donnaient leur avis sur le lycée par rapport aux établissements américains. Cet échange original d'élèves, à notre connaissance, est un exemple rare dans l'histoire des lycées.

Le numéro 5 paru au début de l'année suivante rendait compte d'une *veillée de fin d'année au gymnase du lycée* (celui en bordure du boulevard et qui est devenu ensuite le gymnase de Raoul-Follereau) : *Le public y était venu nombreux et fut comblé. Sous le titre : « Les Zakouskis », le thème de la soirée était : « une répétition du groupe d'art dramatique en salle 113. C'était une suite de sketches sur la vie du lycée :*

-Réception d'un parent d'élève, chez le Proviseur – Cours de Math, d'Histoire – Scène d'étude – Pièce courte de Courteline « Monsieur Badin » - parodie d'une scène d'« Horace » (l'élève américaine qui séjourna l'an dernier au lycée, se prénommant Paméla, interpréta « Les imprécations de Camille »).

Aux rires succéda un tour de chant avec « Les Potaches » et leur auteur préféré, Hugues Aufray. Puis Bêlé, en solo, nous présenta ses compositions satiriques. L'orchestre yéyé des « Kiwis » acheva de chauffer l'ambiance. Cette soirée inoubliable se termina trop vite ! ... La mise en scène par le Groupe théâtral fut très remarquée ainsi que le commentaire de M. Le Junter.

Ce compte rendu permet de se rendre compte qu'en plus des clubs officiellement répertoriés au Foyer, d'autres clubs existaient, animés par des enseignants ou des élèves et dont l'activité était très importante. Étant donné le caractère anticonformiste de leurs participants, ils se refusaient à devenir « officiels », mais tout le monde était, bien entendu, au courant de leurs activités et ils avaient toutes possibilités de se réunir et de pratiquer les activités qu'ils avaient choisies. D'ailleurs les répétitions de

l'orchestre de jazz ou du groupe de chanteurs yéyés auraient eu bien du mal à passer inaperçues.

Ce groupe de chanteurs dont Bêlé était le parolier et le soliste, se paya pendant les vacances une aventure chantante sur les plages de Provence où ils improvisèrent des concerts et ils sortirent même un 45 tours avec une pochette décorée à la main qui eut beaucoup de succès au lycée. Dès le lendemain de ce concert, la rengaine que fredonnaient élèves et professeurs était l'une de ses chansons : *Le Poil aux pattes*. « *Moi, j'm'en fous, j'ai du poil aux pattes / Quand j'm'ennuie, j'y fais des p'tit's nattes ...* » dont la haute portée philosophique ne pouvait échapper à personne. Dérision ... Dérision ... Sauf erreur de notre part, ce talentueux chanteur est devenu un médecin fort sérieux et aucun des membres de son groupe n'a continué dans le show-business ou le *Cho-Biz-Naisse* comme l'écrivaient nos potaches (voir plus loin).

Pour les sketches concernant le Proviseur, un prof d'histoire et un de mathématiques, ces imitations parodiques avaient été évidemment acceptées par les intéressés. M. Guignard, ancien élève et professeur de mathématiques vint même dans la fameuse salle 113 pour travailler avec son imitateur afin que la caricature soit bien complète. Et l'on voit aussi qu'un autre, très sérieux professeur de mathématiques, M. Le Junter qui animait d'autre part le club UNESCO (dont il était le correspondant à Nevers) n'avait pas hésité à devenir le M. Loyal de la soirée.

Le lycée, cette année-là, avait aussi organisé un stage de voile au lac de Chalain. Les élèves avaient eu une initiation sur *Caravelles* puis sur *Vauriens*. Deux des participants racontaient leur séjour qui semble les avoir tous enthousiasmés. C'était un prof. de gym. M. Buisson, qui en avait la responsabilité et en fut, semble-t-il, la vedette, car les « reporters » notaient : *il n'y eut aucun « dessalage » si l'on excepte ceux, 5 fois répétés dans la même soirée, d'un certain M. Buisson, témérairement embarqué sur yole OK.*

À ce propos, les très nombreux clubs sportifs ne manquaient pas de publier dans le *Goupil*, leurs résultats et quelques reportages de matches particulièrement importants.

Mais on y trouve aussi des échos, sur le mode humoristique, d'éléments plus superficiels de la vie du lycée, mais qui maintenant sont de véritables témoignages. Par exemple, parodiant les pages publicitaires des journaux, un article est consacré à *La Biaude Bruthe*, la traditionnelle blouse grise que portaient tous les pensionnaires, sauf quelques originaux qui voulaient se donner une allure plus scientifique, en portant une blouse blanche comme les professeurs de chimie. Cet article d'Alimondo, illustré par Lardrot, faisait pendant à un article sur un prétendu *Salon de la biaude* publié dans *Le Potache déchaîné*, et dont nous avons parlé plus haut.

Le dernier numéro parle de la dernière mode capillaire, les crânes tondus (on n'avait pas encore inventé le terme *skin-head*), surtout parmi les internes. Et un article imaginait une rabelaisienne bataille entre les *Minets* aux cheveux longs et les *Bonzes*.

L'orchestre des « Potaches » et son devenir.

Ils se sont connus au lycée « Jules ». Ils ont formé un orchestre et forgé d'inaltérables souvenirs. L'orchestre des **Potaches** qui s'était produit au spectacle de fin d'année (1965-1966) a eu, contrairement aux orchestres scolaires habituels, une carrière intéressante. Outre leurs prestations dans le Lycée à diverses occasions, ils jouaient volontiers leur musique *Pas n'importe laquelle, celle du rythm'blues* dans la région, pour animer des soirées amicales. Cela leur permit de vivre une aventure musicale en Allemagne. Près de quarante ans plus tard, en 2007, ils évoquaient ainsi

leur aventure de jeunesse ¹² : À cette époque existait une sorte de bourse dénommée Prix initiative jeunesse dont l'objectif était d'aider financièrement un projet retenu par une commission ad hoc. Ils y ont inscrit leur projet : partir deux mois en Allemagne pour une tournée de concerts, réaliser un montage audio - visuel à présenter dans les écoles et faire connaissance de musiciens d'Outre-Rhin pour les inviter à un séjour musical en France l'année suivante. Une idée retenue par le jury et qui allait donner naissance à une inoubliable aventure touristico - musicale ... La tournée obtint le succès espéré, allant de ville en ville. Ils étaient partis le 13 juillet 1970 à bord d'une Estafette ex-gendarmerie qui allait même les conduire jusqu'au Danemark. Ils n'étaient même pas majeurs ! ... 12000 km en Estafette ... Les trois années qui suivirent, ayant acquis une réputation, ils animaient de nombreuses soirées dans la Nièvre et les départements limitrophes. Ils n'en firent pas leur métier, mais le lien d'amitié créé entre eux demeura et trente ans après, ils eurent l'idée de se retrouver Ce regroupement annuel a pris naissance ... à l'occasion des 50 ans de Jacques (Kraemer) grâce à son fils et ... Internet, permettant de retrouver la trace de tous les musiciens. Et pour cet anniversaire, surprise et émotion, ils étaient tous là. Depuis ils se retrouvent chaque année. Compte tenu de l'éloignement de chacun, les retrouvailles se font tantôt chez l'un tantôt chez l'autre. En 2007 c'était à Nevers où après une répétition, ils donnèrent un concert privé ... avec d'autres copains du Lycée, la famille ... Ces réunions sont évidemment l'occasion d'évoquer leurs souvenirs. Les **Potaches** sont revenus, Roland Fontaine à la guitare, Jean-Louis Sola, dit « Chica » au chant et guitare, Jacques Kraemer au clavier, Patrick Lapostolle à la trompette, Jean-Luc Michot à la clarinette et au saxo. Également au saxo Patrice Tardeau, alors que Michel Milleret est à la trompette, Hervé Candela à la batterie et Angelo Sevillano à la technique. Comme avant !

Succès scolaires et littérature.

Cette année-là également, un élève de 1^e de M. Montagnon avait décroché un premier prix de version latine au Concours Général : Gérard Baal (de Decize). *Goupil* avait, bien entendu, consacré une page d'interview et une caricature au nouveau lauréat. Fils d'un collègue du C.E.G. de Decize, nous l'avions eu comme élève en 6^e et 5^e, lors de la création dans cet établissement, d'une unité dispersée dite d'observation. Comme M. Montagnon ne pouvait l'accompagner à Paris, pour la remise des prix, nous eûmes l'honneur d'aller, avec le Proviseur, M. Depierre, accompagner notre élève au grand amphithéâtre de la Sorbonne.

L'année suivante ce fut Alain Amour de 1^e C1 qui obtint un 2^e accessit de version grecque. Il était lui aussi élève de M. Montagnon.

Tous les numéros contiennent des poèmes, et des « nouvelles » : il y avait même un concours de poésie. Certains textes mériteraient bien de passer à la postérité. Nous ne citerons qu'un sonnet paru dans le numéro 4 et signé *James*

SABBAT DES SORCIÈRES

*La nature s'endort aux derniers feux du jour
Chaque seconde accourt à son destin tragique
Le miroir de l'étang frissonne en plis magiques
La nuit danse et s'éclaire, et s'éteint tour à tour.*

¹² *Le Journal du Centre*, Lundi 9 juillet 2007, p. 3, sous le titre *Les Potaches sont de retour*.

*Le fossoyeur errant parmi le marbre sourd
Foule de son bloc froid le reflet fantastique
Son falot sur le sol jette son spectre étique
Et lance jusqu'aux cieux les cyprès d'alentour*

*Fantôme ténébreux à vous glacer l'échine
Sur les eaux, sur la sente, aux godets de résine
La brune noctambule accroche son manteau*

*Du crapaud musicien se meurt l'aigre prière
Et la lune indiscreète écartant le rideau
Semble ouvrir une trappe au sabbat des sorcières.*

Chaque numéro comporte aussi un « bêtisier » abondamment fourni par élèves et professeurs qui ne rataient pas une occasion d'épingler toutes les stupidités proférées en classe ou dans les copies, mais aussi les plaisanteries et astuces plus ou moins vaseuses. On ne sait pas si ce pilori a servi à corriger l'expression orale et écrite des uns et des autres mais il a sûrement rendu chacun particulièrement attentif pour les noter « au vol » et les transmettre à *Goupil*. On se demande même si certains professeurs ne faisaient pas exprès, dans leurs cours, de multiplier les jeux de mots ou d'idées, les remarques acerbes ou les plaisanteries, pour figurer au palmarès de *Goupil*.

Enfin dans le numéro 4 commençait un roman feuilleton dans un style complètement farfelu qu'on appelait dans les années d'après guerre *le roman osseux*. Il s'agissait d'imaginer une intrigue apparemment logique (mais sans aucun sens), en reliant arbitrairement, toutes sortes de détails, de faits, d'événements ayant réellement eu lieu, comme s'ils étaient liés les uns aux autres. Ce travail d'imagination créatrice se faisait à partir de toutes sortes d'incidents, plus ou moins insolites, mais réels, rapportés par les élèves de tout le lycée. Les rédacteurs devaient à partir de ce matériau, construire un roman pseudo policier mettant en scène les principaux personnages du lycée et dont le narrateur supposé était évidemment *l'inspecteur Goupil*. Ce roman se poursuivait tout au long de l'année suivante.

Les problèmes de l'organisation du lycée.

Au hasard des pages de *Goupil* on peut noter des échos parfois assez vifs des problèmes du lycée. Le premier numéro de 1966-1967 faisait remarquer par exemple que beaucoup de cours avaient lieu de 16 à 17 h *pour éviter l'inconvénient des classes du jeudi matin et du samedi après-midi*. À cette époque le congé hebdomadaire était le jeudi et il y avait cours tout le samedi, mais à cause des internes, on tendait à libérer la plupart des classes l'après-midi.

Plusieurs articles font allusion à l'encombrement des couloirs et aux fameux « sens interdits ». À cause du trop grand nombre des élèves et de l'étroitesse relative des couloirs, il avait fallu instaurer des sens uniques de circulation partout et des « pions », à chaque changement de cours veillaient à leur respect par tous. On pouvait au moins circuler sans danger de « bouchons » mais cela compliquait les itinéraires et les élèves se plaignaient du nombre de kilomètres qu'ils étaient obligés de parcourir pour aller d'une salle à l'autre. *La civilisation des couloirs : Avez-vous pensé, MM. les Professeurs, au chemin quotidien que parcourent les élèves (grâce un peu aux sens interdits) ? Je me*

suis amusé à calculer cette longueur et j'ai obtenu les résultats suivants : en moyenne, le potache parcourt environ 2 km de couloirs et monte et descend plus de 600 marches. Alors, je vous en conjure, pensez aux asthmatiques ... faites sortir les élèves à l'heure.

On parle aussi des difficultés d'organisation de l'ensemble du second degré à Nevers. Le numéro de rentrée de 1966-1967 fait état de déclarations très officielles du Proviseur : *notre nouvel intendant, M. Zoubenko a la charge d'administrer toute la cité scolaire. Et en attendant que le Lycée de jeunes filles soit nationalisé et ait son autonomie, c'est le Proviseur du Lycée Jules-Renard qui est l'ordinateur de toute la cité scolaire. Je signale aussi qu'une seule Directrice a été nommée pour l'enseignement des établissements féminins (lycée de Jeunes Filles et Lycée Technique Féminin) : On peut y voir une amorce d'une réforme de la cité scolaire qui distinguerait un groupe féminin et un groupe masculin. Enfin la création de C.E.S. (Collèges d'Enseignement Secondaire) ne se fera qu'à la suite de nombreuses discussions.*

Ainsi en 1966, s'il était déjà question de regrouper les établissements du Banlay, il n'était nullement question de mixité. Le Lycée de Jeunes Filles était toujours municipal et malgré l'encombrement de Jules-Renard, la création de CES, à Nevers, semblait reportée à un futur assez lointain.

Pourtant dès la fin de l'année scolaire 1966-1967, *Goupil* annonçait que *l'an prochain le lycée sera sectionné en deux, second cycle et premier cycle formant deux ensembles autonomes. Le Foyer par la même occasion subira le même sort. Et le Club de journalisme envisageait deux activités séparées et donc deux journaux.*

Mais les problèmes nationaux avaient aussi un retentissement local. C'est ainsi que le numéro 6 s'en prend à une mesure du Ministre de l'Éducation nationale sur un ton très ironique : *BRAVO Monsieur FOUCHÉ. Bravo ! L'Éducation nationale a vraiment fait un effort pour nous, surtout pour l'Éducation physique. Les professeurs ne font plus d'heures supplémentaires (qui ne leur sont pas payées). Résultat : diminution des heures d'éducation physique. En 3^e M3, nous en avons 2 h au lieu de 3, et bientôt 1. La faute en est à la caisse des sports qui est vide. Heureusement que Monsieur Fouché dit que tout va bien ! Dans certains pays comme l'Angleterre et l'Allemagne, l'éducation physique est moderne et dynamique. Les élèves étudient du matin jusqu'au milieu de l'après-midi (15 h) ; ensuite, ils ont des heures de plein air (jeux d'équipe, courses, gymnastique) qui leur forgent des corps d'athlètes et qui n'altèrent pas leurs études bien au contraire car ils ne sont pas abrutis par 8 h de travail intellectuel par jour. Cet article est signé : 1^{er} groupe 3^e M3.*

Il n'y avait pas que des événements graves qui suscitaient le ricanement moqueur des élèves. Une initiative de l'administration souleva une vague de plaisanteries. Le Proviseur n'avait-il pas décidé de faire couvrir d'une peinture opaque le bas des fenêtres donnant du côté du lycée de filles ... à l'initiative de qui ? la question reste posée. Toujours est-il qu'il provoqua un article de *Stéphane*¹³ qui ne manquait pas de sel :

LA PEINTURE DE LA HONTE

Vous avez sans doute tous remarqué que les vitres de l'aile physico-chimio-scientifico-historio-géographe viennent de subir un traitement à la peinture opaque. Nous avons tout d'abord pensé que c'était afin d'éviter l'action de la rouille, mais nous venons d'apprendre de source bien informée que les plateaux de sport du lycée de jeunes filles devant s'installer prochainement dans les parages, les milieux administratifs désireraient que l'attention des élèves ne soit pas détournée de ce côté.

Les milieux administratifs semblent n'avoir pas réalisé l'importance de cette mesure, et surtout ses conséquences multiples. Les dernières statistiques, par exemple,

¹³ Les articles sont signés soit par le nom et la classe de l'élève soit par un surnom comme ici soit simplement : *Goupil*.

nous ont appris que le nombre des obsessions (aussi bien chez les élèves que chez les professeurs) était en nette augmentation. On comprendra qu'une telle FRUSTRATION leur soit inadmissible.

Quant aux naturalistes, ils regrettent cette occasion unique de faire d'une manière active et plus attrayante leurs cours d'anatomie.

De plus toute l'équipe de rédaction du Goupil s'est demandé pour quelles raisons le rez-de-chaussée (Administration) n'a pas subi le même traitement que les étages. Très soucieux de la bonne marche du lycée, nous nous sommes fort inquiétés de cet état de choses. Aux dernières nouvelles, on parle, ou plutôt on chuchote qu'un commando se chargerait d'une certaine mission de nuit ...

Les prémices de mai 1968.

Toutes ces piques et plaisanteries sont évidemment anodines. Une lecture attentive du *Goupil* révèle cependant un profond malaise. La plupart des enseignants se rendaient compte depuis plusieurs années que notre système d'enseignement secondaire, de moins en moins adapté à la situation générale et aux élèves qu'il recevait, allait d'une façon ou d'une autre imploser.

La création du Foyer et des Clubs et en particulier du *Goupil* avait bien un double but « politique » : canaliser, autant que faire se pouvait, le désir d'action des élèves et promouvoir progressivement, et dans la mesure où le Ministère et les Règlements le permettaient, des réformes de structure, comme les délégués d'élèves, qui répondraient provisoirement à l'exaspération de ceux-ci et, en changeant la mentalité générale, permettraient d'introduire d'autres réformes plus radicales. Personne ne songeait, bien entendu, à la possibilité d'une explosion nationale (et internationale) comme celle qui se produisit en 1968.

Pourtant les différents numéros de *Goupil* témoignent bien du caractère tout à fait fallacieux du *modus vivendi* créé au lycée par les efforts des « rénovateurs ». Nous avons vu plus haut que l'origine du *Goupil* était une revendication des *rouspéteurs n°1 du lycée* que la création (au premier trimestre de 1965-1966) du Foyer, ne satisfaisait pas et qui voulaient beaucoup plus de participation active et responsable des élèves au fonctionnement administratif du lycée. Le journal n'apparaissait que comme une possibilité de mobiliser les élèves pour faire aboutir ce projet.

Or dès la parution du premier numéro, ils avaient obtenu l'élection de délégués aux Conseils. Sans doute espéraient-ils trop de cette représentation. Une bonne partie des élèves n'étaient pas très « révolutionnaires » et les possibilités de réformes du système restaient limitées à des mesures plus ou moins symboliques, encore étaient-elles contrées souvent par une partie du corps enseignant et surtout par les parents, qui, comme on le verra dans une autre partie, n'étaient pas prêts à accepter cette émancipation de leur progéniture. Le compte rendu du Conseil intérieur du 16 mai 1966 (signé par J.C. Miermont) rend bien compte de l'ambiguïté de cette situation. D'ailleurs le Ministère avait refusé d'entériner cette modeste initiative nivernaise et avait décidé que ce seraient les « chefs de classe » traditionnels qui représenteraient leurs camarades.

Aussi, dès le début, de nouvelles revendications apparaissent, portant d'abord sur des points secondaires et locaux : le système des compositions trimestrielles, mal réparties dans le temps ; le régime disciplinaire des élèves de seconde qui réclament l'égalité de traitement avec leurs camarades de 1^e et Terminales.

Mais dès ce premier numéro, à propos d'un film présenté au Ciné-club du Lycée : *L'École buissonnière*, de Le Chanois, le compte rendu fait par un élève insiste

lourdement sur le débat qui avait suivi la projection : *le surveillant général écarquilla les yeux plus d'une fois (avec peine vu l'heure tardive) à l'écoute de telle ou telle réforme souhaitable. Toutes les idées échangées peuvent se classer ainsi en effet :*

Réformes des méthodes pédagogiques pour associer plus intimement les élèves à leur propre éducation, introduction dans l'enseignement tant primaire que secondaire des méthodes actives, sujets libres, enquêtes, programmation ...

Mais cette réforme en exige d'autres : réforme de notre système habituel : moins d'élèves par classes, plus d'enseignants.

Et aussi réforme des programmes car il n'est pas possible « d'avalier » des programmes aussi encyclopédiques. Il faut choisir « une tête bien faite » ou « une tête bien pleine.

Mais les examens restent au bout de la route. Il faut donc aussi une réforme des examens et en particulier du baccalauréat qui devrait être une épreuve visant à déterminer l'intelligence des candidats et non leur mémoire encyclopédique.

Et enfin réforme de l'état d'esprit des établissements. Bien que la situation ait beaucoup évolué par rapport aux lycées de « papa », il reste encore beaucoup à faire, même au Lycée Jules-Renard : association plus étroite des élèves à leur propre éducation par leur association à la discipline du Lycée et pourquoi pas, à sa gestion.

Le programme revendicatif est très complet et très radical. Malgré l'appui d'un bon nombre d'enseignants et d'administrateurs dont le Proviseur, il était évident que la plupart de ces réformes dépendaient du Ministère et de la politique générale du gouvernement. Les élèves qui comptaient sur leur action propre à l'intérieur du lycée pour les promouvoir ne pouvaient être que déçus.

Nous avons parlé des élèves américains qui séjournèrent cette année-là au Lycée. Dans leur interview (numéro 4) nos élèves avaient été particulièrement intéressés par le système participatif : *Il y a aussi un gouvernement des étudiants. Chaque classe a un président, vice-président, secrétaire, trésorier et quatre représentants à un conseil des étudiants. Le Conseil des étudiants est très important dans un lycée américain. Ce Conseil a des réunions hebdomadaires pour discuter de certains problèmes qui se posent pendant l'année. Cela allait dans le sens de leurs propres revendications.*

*Les rouspéteurs n°1 du lycée comme ils se présentaient eux-mêmes, ne pouvaient que tenter autre chose, l'AEN créée en 1961 se limitait selon leurs critiques, à des actions « amicalistes ». D'où la création de Laser qui se voulait « révolutionnaire » et voulait réformer l'AEN et critiquer son journal *Le Potache Déchaîné*. Nous avons étudié plus haut, l'évolution politique de ce journal et le rôle joué par certains élèves du Lycée .*

Mais faire une vraie réforme apparaissait difficile comme l'exprime très bien le Proviseur, M. Depierre dans le *Goupil* N°3 : *Une réforme s'impose pour démocratiser l'enseignement secondaire et faire face à l'afflux de la population scolaire. On ne peut plus faire aujourd'hui le même enseignement qu'autrefois, où il ne s'adressait qu'à un petit nombre d'élèves. Mais ce n'est pas facile. Tout le monde est d'accord pour une réforme, personne n'est d'accord sur la réforme à faire et les décisions du gouvernement tombent souvent mal.*

Est-ce à cause de ces premières réformes initiées par le Ministère et qui comme le dit le Proviseur *tombent souvent mal*, que la couverture du numéro 4 de *Goupil* annonçait la fin du bahut : **LE LYCÉE SE DÉTRUIT PEU À PEU**. C'était le thème traité sur le mode parodique par le feuilleton de *L'inspecteur Goupil*. Plaisanterie à part, on ne peut s'empêcher de voir dans cette page de titre un pressentiment de la tempête de 1968.

Les rouspéteurs n°1 du lycée s'en prirent finalement au Goupil qu'ils critiquaient vertement. Le premier reproche était que son contenu était souvent d'un niveau trop

enfantin au jugement des plus grands. De toute évidence ce journal fait par et pour toutes les classes de la 6^e à la Terminale ne pouvait satisfaire totalement personnes. Mais ceci n'était qu'un reproche superficiel.

Plus grave était l'accusation *d'être sous la tutelle de l'administration ... journal de « collaboration »* ... on lui reprochait de *ne pas être un journal pamphlétaire, exutoire de rancunes (peut-être légitimes) mais exprimées avec violence et sans mesure : « il faudrait que dans un journal comme celui-ci que chacun ait le droit d'exprimer librement son opinion et de n'être pas tenu de mesurer ses paroles en fonction de la tutelle administrative.* Les responsables avait beau jeu de répondre qu'il n'y avait aucune censure et qu'étaient seulement refusés les articles contenant des attaques ad hominem qu'il s'agisse de membres du personnel administratif et enseignant ou d'élèves du lycée.

De plus, ils faisaient remarquer que ceux qui portaient ces critiques n'avaient jamais écrit d'articles pour le journal, ils les invitaient donc à le faire au lieu de *pérorer et jacasser dans les couloirs et les cours... seuls ou presque des élèves du 1^{er} cycle ont travaillé au journal ... il ne tient qu'à eux que ce journal reflète leurs idées, leurs préoccupations et leurs problèmes* et concluaient sur un ton plus polémique : *mais bon sang de bonsoir, il faudrait tout de même comprendre (à moins que vous ne soyez complètement polarisés) que nous ne pouvons publier que les articles que nous recevons.*

Ces querelles de détail, dénotent en réalité, une profonde désillusion devant l'incapacité du système à se réformer fondamentalement. Les plus grands de nos élèves ne se faisaient plus d'illusions sur les *activités para et péri-scolaires* pour changer la réalité de l'enseignement secondaire. Ils profitaient des clubs pour satisfaire leurs besoins d'activités récréatives ou de discussion, mais auraient voulu quelque chose de plus radical. La mentalité générale était prête pour le grand chamboulement de mai 1968.

Le théâtre au lycée.

En feuilletant les « *Goupils* » nous avons noté l'importance du théâtre dans la vie du lycée. À titre indicatif, il faut souligner qu'en 1965 – 1966, il y avait trois groupes de théâtre : *L'homme explosif* (pièce de Picq et Ferrary) ; *La demande en mariage* (de Tchekov) et *L'équipage au complet* (de Robert Mallet).

En 1966-1967, il y avait quatre groupes de Théâtre au Lycée qui présentèrent leurs réalisations les 20, 29 et 30 mars 1967. Un groupe du 1^{er} cycle présenta *La farce de Me Pathelin*. (animateur : M. Chiron) et il y avait trois groupes du 2^e cycle donc trois spectacles : *Douze hommes en colère* (animé par M. Chiron) avec notamment comme acteurs Cortet et Save, celui-ci, deviendra un des acteurs habituels du *Théâtre d'Essais* de Nevers et participera à la Maison de la Culture, il deviendra par la suite directeur d'une MJC. Un groupe « Improvisation » (animé par M. Bugarel) qui présentait deux tableaux satiriques : *Cho-Biz-Naisse* et *Roncevaux*, avec notamment Lardrot et Rémy. Et enfin *Morts sans sépulture*, (animé par MM. Ducros et Royot).

Quatre spectacles donc, très différents, qui nécessitaient des décors dont un, assez compliqué, avec deux niveaux de jeu (*Morts sans sépulture*). Il y avait donc, travaillant en liaison étroite avec les groupes de théâtre, plusieurs équipes de « décorateurs » sous la direction des professeurs de dessin et arts appliqués, MM. Caix et Bellon, pour concevoir, réaliser et mettre en place tout ce matériel.

Bien entendu, il fallait aussi l'aide des services d'intendance pour l'achat des fournitures au meilleur prix, et des agents techniques du lycée et de leur matériel.

C'était donc, une grande partie du lycée qui était mobilisée pour ces réalisations, car il fallait aussi assurer la publicité, la billetterie, les démarches diverses, ne serait-ce qu'auprès de la SACEM.

Nous avons d'ailleurs retrouvé un programme de l'une de ces représentations. Il n'est pas daté car l'usage voulait qu'on fit deux représentations, l'une au lycée dans le grand foyer et l'autre au théâtre municipal. La présentation des pièces jouées donne une idée de l'état d'esprit qui animait ces clubs.

Le Club de Théâtre 113¹⁴ présente en 1^e partie.

CHOBIZNAISSE (Théâtre YÉ YÉ) Farce tragico-satirico-comico-dramatique en 2 mini-actes avec des dialogues improvisés. Tous les secrets de la fabrication des idoles enfin révélés à un grand public !

Ce que personne n'avait osé faire, le groupe de M. BUGAREL le tente ce soir pour vous ! Pénétrez dans l'usine à idoles en l'occurrence, le studio d'enregistrement de la SWING-RECORDING où vous verrez entrer dans l'ordre : Jean-Luc REMY — Michel ROUSSEAU — Maurice BOUZIAT — Jean-Claude LARDROT — Elisabeth SAURAT — Jean-Pierre ALIMONDO — Jacques THEURIOT — Nicole MEUNIER et leurs amis, accessoiristes et figurants.

Et

RONCEVAUX (« Onésime Ballotin »), Comédie en deux actes de Régnier Max où l'on voit un président de syndicat d'initiative (Marc POUVEL) confier une place de guide à un certain Onésime Ballotin (Jean-Pierre ALIMONDO) lequel devra conter « l'abominable tragédie de Roncevaux » à un couple de touristes (Élisabeth SAURAT et Roger COURAULT).

Le Club de Théâtre 206 présente en 2^e partie.

12 HOMMES EN COLÈRE de Réginald Rose (adaptation A.Obey) par le groupe de M. CHIRON.

Les douze hommes en colère, ce sont 12 jurés américains que le garde enferme dans leur « cage ». Ils ne doivent en sortir, s'ils ne veulent pas se récuser, qu'avec un verdict unanime de culpabilité ou de non culpabilité, un doute valable équivalent là-bas à un vote « non-coupable ».

Les douze jurés, ce sont des hommes comme vous et nous qui sont obligés de réfléchir ensemble à la valeur de la vie humaine comme vous et nous, au hasard des numéros qui les désignent :

Chef du jury : 1 Marcel DUMAREST, Jurés : 2 Jean GAUTHERON, 3 Michel CORTET, 4 Jean-Marc PEIGNE, 5 Jean-Paul BLANCHARD, 6 Dominique PICARD, 7 Jacques FABRY, 8 Jean-François SAVE, 9 Daniel GIBE, 10 Pierre BAILLY, 11 Alain BOULANDET, 12 Roger MICHAUD.

Avant d'être libérés par le garde (Bernard THEPENIER) ; ils ont à dire s'ils veulent envoyer à la chaise électrique un adolescent accusé du meurtre de son père.

Les décors et les dispositifs de la mise en scène ont été réalisés par le groupe de décoration de Monsieur BELLON : BEDON Guy — BOUGOUIN Christian — BRANLARD Michel — JOYEUX Alain — LALEUVE Guy — MARTIN Jacques — MICHOT Pierre — RIGNAULT Jean-Carles — SEGUIN Serge.

À propos de ces représentations théâtrales, Alimondo nous a confié ses souvenirs¹⁵ : *J'ai joué dans Cho-Biz-Naisse et dans Roncevaux. L'« écriture » de la 1^e et sa mise en scène ont été des moments d'intense rigolade, des moments vraiment*

¹⁴ Pour information, la salle 113 était la salle de cours de M. Bugarel et la salle 206 celle de M. Chiron. Elles servaient de salles de répétition pour les clubs animés par ces professeurs d'où le numéro du Club.

¹⁵ Lettre citée

privilégiés. On peut remarquer que l'on retrouve souvent les mêmes noms dans le théâtre, les clubs, les journaux ...

Nous accordions en effet, une grande importance dans tous les clubs à l'expression personnelle des élèves. Au théâtre, une grande partie de l'activité consistait à travailler l'improvisation, lorsque cela était possible, on incitait les élèves à imaginer et écrire eux-mêmes une pièce. Outre la possibilité pour eux de « s'exprimer », cet exercice, surtout lorsqu'il pouvait aboutir à une représentation, était un excellent apprentissage de l'expression écrite et de l'expression orale. Même si cela se déroulait dans une ambiance ludique.

Les listes des participants aux activités de ces clubs témoignent de l'importance de leur activité or cette année-là, deux autres groupes de théâtre fonctionnaient avec deux autres professeurs et en liaison avec un autre groupe de décoration qui travaillait avec M. CAIX. Leur représentation eut lieu à une autre date, mais fut tout aussi importante.

Il y avait donc une quantité considérable d'élèves qui participait à l'activité théâtre et il en était de même dans les autres clubs. Bien entendu, certains élèves étaient particulièrement actifs et participaient à plusieurs clubs. Ils étaient un peu les « moteurs » de l'ensemble. Alimondo souvent cité, rappelle, par exemple, qu'il participait aussi *activement au club « actualité » de Stainmesse*. Derrière ce titre « anodin » se cachait en fait un club de discussion sur tous les problèmes sociaux et politiques que l'actualité révélait. Pour notre collègue Bernard Stainmesse (professeur d'histoire), il s'agissait d'amener les élèves à porter un jugement critique sur les réalités du monde que nous vivions.

De plus le sujet des pièces jouées montre bien l'intérêt porté aux problèmes d'actualité parfois très graves et avec *Chobiznaïsse*, à la volonté de dérision des modes et des engouements passagers.

Les bourses Zellidja ou l'appel de l'aventure.

Un autre élément d'émulation, dans la vie du lycée était constitué par les bourses Zellidja. Chaque année, les professeurs d'Histoire et Géographie se chargeaient d'informer leurs élèves à ce sujet. Ceux qui se sentaient un désir d'aventure et de découverte présentaient un dossier aussi complet que possible pour un projet de voyage au cours des vacances d'été suivantes. Il y en avait chaque année une dizaine. Le Conseil intérieur les étudiait et les envoyait avec ses observations à la Fondation Zellidja. Les dossiers retenus, un ou deux chaque année, bénéficiaient d'une bourse qui ne couvrait qu'une part minime des frais prévus. Le boursier devait se débrouiller pour financer le reste.

À son retour, il faisait un rapport, lui aussi étudié et annoté par le Conseil Intérieur. Certains de ces rapports étaient primés. Leurs auteurs bénéficiaient d'une seconde bourse beaucoup plus importante, pour un deuxième voyage. Si leur second rapport était également primé, ils entraient dans le clan très fermé des Boursiers Zellidja, qui leur ouvrait la voie vers des carrières souvent prestigieuses.

Certains de ces voyages étaient vraiment des aventures périlleuses. Un de nos élèves, fit ainsi une enquête très complète dans la région des Hurdes, une zone dont l'accès était alors interdit et contrôlé par l'armée, au cœur de l'Espagne. C'était encore sous la dictature de Franco et l'on ne plaisantait pas avec les curieux. (C'est sur cette région que Luis Buñuel fit par la suite son fameux film : *Terre sans pain*). Lui, réussit à y pénétrer en se liant d'amitié avec des militaires qui le firent entrer clandestinement dans la zone, caché dans un de leurs camions.

Un autre voulut partir dans le grand nord, au Canada, sur les traces de son grand-père (ou d'un oncle) disparu. Au lycée, on n'a jamais su par la suite ce qu'il était lui-même, devenu.

Année scolaire 1967 – 1968.

Rentrée 1967 : Pour l'année 1967 / 68 il y avait au Lycée 1936 élèves selon le Bulletin du Centre de Documentation publié juste à la rentrée.

Un rectificatif publié courant octobre corrigeait ces chiffres et donnait le nombre de 1674 dont CES : 1126 et 2^e cycle 548. Personnel : 130.

Les statistiques officielles au 15 novembre donnaient d'autres chiffres : 1845 avec en plus 59 élèves de S.E.P.(section pré professionnelle). Dont 171 demi-pensionnaires du C.E.S. Victor-Hugo et 58 élèves à l'annexe de Pougues. Pour le Lycée même 1615 (1051 en 1e cycle et 564 en 2e cycle).

Comme on le voit, la complexité des structures du Lycée et les variations d'effectifs, surtout en début d'année, rendent impossible une appréhension nette de la population de l'établissement.

Pour l'année 1967-1968, les professeurs élus au C.A. du Foyer étaient MM. Bellon, Caix, Harris, Roy et Stainmesse. Ce C.A. ne comptait pas de représentant des élèves au moins selon la convocation du 19 avril 1968.

Un élève de cette époque Marc Pallain.

Nous n'avons que peu d'informations sur ce que sont devenus les élèves du lycée qui ont achevé leurs études secondaires à cette époque. L'un d'eux a fait une carrière assez remarquable ce qui a permis d'obtenir des informations précises sur lui grâce à une interview d'un journaliste, Jean-Marc Joly.¹⁶

Il est né le 7 novembre 1950 à Nevers. Son père travaillait aux ateliers SNCF de Varennes-Vauzelles. Sa mère, infirmière, ne travaillait pas. Il grandit à Varennes-Vauzelles, dans une cité ouvrière, joue au football à l'Asav et remporte en tennis la Coupe des jeunes de la Nièvre. Élève brillant au lycée Jules-Renard, il obtient son bac avec mention très bien et s'inscrit en Fac de mathématiques et en Fac de psychologie à l'université de Clermont-Ferrand.

Nous trouvons en effet son nom en 1^{ère} D1 pour l'année 1966 – 67 où il est nommé 7 fois au palmarès du 23 juin 1967. Il avait reçu les *Encouragements* du Conseil de Discipline pour les deux semestres et avait notamment le 1^{er} prix d'Histoire et Géographie. Il a donc passé son 1^{er} Bac en 1967 et le second en 1968. *L'école publique a forgé notre identité. Ensuite j'ai connu le lycée Jules-Renard, où les profs s'investissaient à travers des clubs actualité, des ciné-clubs. C'était une vie sociale et associative très développée.*

Lui-même a fait partie du club actualité et se souvient même d'avoir fait son premier édito sur l'assassinat de Kennedy en 1963. Parmi ses professeurs, il se souvient de Jean-Pierre Harris et de Bernard Stainmesse. *Il garde un très bon souvenir du lycée Jules-Renard et estime qu'il avait des professeurs « d'excellente qualité »* (selon la citation du journaliste qui précise que *Ses engagements associatifs et socioculturels de jeunesse l'ont guidé dans son parcours professionnel, toujours selon ses dires.*

¹⁶ Le *Journal du Centre* du samedi 8 mars 2008, page 11, lui a consacré un long article, signé par Jean-Mathias Joly, auquel nous empruntons certains détails (citations en italiques). D'autres proviennent d'une correspondance personnelle de J.-M. Joly en date du 9 mars 2008.

À Clermont-Ferrand il devient président du Cercle cinématographique universitaire, qui donnera naissance, quelques années plus tard, au Festival de court-métrage. Il termine ses études à Paris puis enseigne à l'Unité pédagogique d'architecture et d'urbanisme de Clermont-Ferrand.

En 1985 il crée une agence de presse, puis monte un réseau radiophonique. Par la suite, il a fait carrière dans le groupe NRJ dont il devint président en 2005. Sa carrière se fait donc dans le monde de la télévision et il préside le groupement *Télévision numérique pour tous* depuis 2005. Mais il n'oublie pas son pays natal car il a gardé un attachement fort avec la Nièvre : « Je reviens dans la Nièvre tous les deux mois, humer l'air du pays. Ça fait du bien ... »

Encore une histoire de théâtre.

À la rentrée 1967, la plupart des clubs avaient repris leurs activités. Ce fut le cas des clubs de théâtre. Mais une autre possibilité d'activité dramatique existait à Nevers. Il s'agissait du *Théâtre d'Essai*, une troupe d'amateurs que dirigeait Me Thuriot (un ancien élève du Lycée) et qui tentait de promouvoir dans la Nièvre « profonde » le théâtre moderne. À son programme, au fil des années, il avait inscrit Giraudoux, Audiberti, Ghelderode etc ... À cette époque, nous avons accepté la charge de la direction technique et de la mise en scène. Après un long travail de répétition, la troupe présentait sa pièce, non seulement à Nevers, au théâtre municipal, mais aussi dans différentes localités du département, au hasard des possibilités d'accueil. La plupart des villages n'avaient même pas de salle polyvalente (comme on les appellera plus tard). La troupe devait, elle-même, tout aménager, y compris, construire une scène (un système de scène démontable avait été bricolé par les membres du groupe) et installer les équipements électriques. Après la représentation, il fallait tout démonter et rapatrier dans notre local de Nevers. Comme les pièces que nous jouions soulevaient des problèmes graves, socio-politiques, une discussion avec les spectateurs suivait souvent la représentation.

En 1967, nous étions sensibilisés par le danger de la montée de la violence politique, on ne parlait pas encore de « terrorisme », mais l'exemple de l'arrivée au pouvoir des nazis en Allemagne, nous paraissait susceptible d'alerter l'opinion sur une réédition possible. Nous avons dès la rentrée 1967, mis en scène *Monsieur Bonhomme ou les Incendiaires* de Durenmat. On y voit un couple de bourgeois pétochards accueillir dans leur maison, bon gré mal gré, deux dangereux terroristes qui incendient tour à tour, les maisons de la ville. En leur faisant bon accueil, ils espèrent échapper à la destruction de la leur. En vain, bien sûr. Pour nous, il s'agissait de signifier que le danger totalitaire, fasciste, nazi, terroriste ou sous toute autre étiquette, existait toujours et qu'il fallait le combattre dès son apparition, sans tenter de composer avec lui. Pour rendre la fable plus claire encore, nous avons choisi la musique de *La Chevauchée des Walkyries* pour accompagner l'action.

Or dans cette pièce, l'auteur a prévu un chœur, à la manière antique, constitué, ici, évidemment, par des pompiers. La troupe du *Théâtre d'Essai* était bien suffisante pour assurer les rôles principaux, mais il nous fallait des renforts pour le chœur. J'eus l'idée de proposer à mes élèves du club Théâtre du Lycée de jouer ce rôle. Il y en eut suffisamment, volontaires et disponibles, pour constituer une escouade. Ils apprirent et préparèrent leur rôle au Club et il suffit de quelques séances pour synchroniser leurs interventions avec le jeu des acteurs. Bien entendu, ils participaient aux débats avec le public, qui suivaient chaque représentation et soulignaient sa signification politique.

Pour les habiller, les Pompiers de Nevers, acceptèrent de nous prêter des tenues complètes (avec casques et harnachements) réformées mais encore en bon état. Leur usure leur donnait encore plus d'authenticité. Alimondo, (encore lui), jouait le rôle de chef de chœur : *je tenais le rôle de chef de chœur avec un superbe uniforme de pompier.*

Nous commençâmes donc notre tournée au printemps 1968. Un soir, nous jouions à Luthenay-Uxeloup. Comme d'habitude, après la représentation, et le démontage de la scène et des décors, on chargea le matériel dans la camionnette et les membres du groupe partirent dans leurs voitures, le plus tôt possible. Il était très tard.

En effet, après le spectacle, on partageait un petit casse-croûte. Dans le dernier acte de la pièce, M. et Mme Bonhomme, pour amadouer les incendiaires, leur offrent un bon repas avec un « coq au vin ». Les bons vivants du théâtre avaient décidé qu'on ne se contenterait pas d'un simili en carton, mais qu'on servirait un vrai plat. L'une des actrices, fille du restaurateur du *Relais du Bangy*, s'offrit à nous cuisiner un vrai coq au vin pour chaque représentation. Dans les salles communales où nous jouions, il y avait toujours au fond, un poêle Godin, fonctionnant au bois. Pendant tout le spectacle, la marmite mijotait, emplissant la salle d'un fumet réjouissant. Elle faisait une courte apparition sur la scène au dernier acte et après le rideau final, la troupe lui faisait un sort.

La nuit était déjà bien avancée, les camarades partaient les uns après les autres, les responsables, Me Thuriot et moi, partions en dernier, après un dernier tour de contrôle. Or la route de Luthenay-Uxeloup à Nevers longe le canal et le franchit par endroits sur un pont étroit avec de chaque côté, un tournant à angle droit et en forte pente. Une des voitures loupa le tournant, fit un tonneau et se retrouva dans le canal. Fort heureusement, les quatre occupants avaient été éjectés sur l'herbe du bas-côté sans mal. C'étaient des pompiers du chœur. D'autres voitures s'arrêtèrent, d'où jaillirent d'autres camarades. Dans la presse, ils ne s'étaient pas changés et portaient toujours leurs splendides tenues. Pour sortir la voiture du canal, ils appelèrent évidemment les pompiers de Nevers qui, arrivés sur les lieux, n'y comprenaient plus rien en voyant sur place un tel afflux de collègues. Il y eut un moment de confusion. Il serait intéressant d'avoir les souvenirs d'Alimondo car il devait être, sauf erreur de notre part, dans la voiture accidentée. Comme quoi le théâtre au Lycée pouvait conduire à l'aventure.

Pour conclure sur cette pièce, ajoutons qu'au mois de Mai 1968, la tournée n'était pas achevée. Les événements qui passionnaient l'opinion en changeaient, bien entendu, la portée. Un soir, la discussion, après la représentation, commença par une vigoureuse protestation d'un spectateur. Il ne voyait pas du tout, dans les incendiaires, de dangereux « fascistes ». Pour lui, ces incendiaires c'étaient les étudiants en révolte qui voulaient détruire le vieux monde, la vieille société, la vieille université. Une bonne partie de la salle abondait en ce sens. La fable tout à coup était devenue actuelle. Son caractère historique (rapport avec le nazisme) et intemporel (lutte contre le terrorisme, les totalitarismes) avait disparu au profit d'une signification actuelle et complètement opposée.

Notre pièce tombait en porte-à-faux. Déconcertée par ce revirement de sens de notre spectacle, et obnubilée par les événements de plus en plus dramatiques de Paris, la troupe décida d'arrêter là sa tournée. Les élèves du lycée qui avaient vécu cette expérience furent, bien entendu, parmi ceux qui participèrent le plus activement et certainement avec le plus de lucidité aux événements de Nevers.

Bien que cela n'ait que peu de rapports avec le Lycée, l'aventure cette année-là du *Théâtre d'essais de Nevers*, est bien significative du climat troublé de cette époque.

Les Événements de 1968 au Lycée

Bien entendu, les événements qui secouèrent la France en 1968 ne pouvaient pas ne pas avoir de résonances au Lycée. C'est peu de dire que dès le début de la contestation étudiante à Paris, les élèves tout autant que leurs professeurs se tinrent aux aguets et en commentèrent avec passion les raisons et les formes. À vrai dire, peu à peu, le débat politique parasita d'abord les temps libres puis les cours eux-mêmes, surtout dans les disciplines qui par leur nature se prêtaient le mieux au débat d'idées, la philosophie bien sûr, mais aussi les cours de littérature dans toutes les classes du 2e cycle. Les élèves découvraient que les grands écrivains, en les lisant avec un esprit éveillé aux problèmes actuels, avaient aussi quelque chose à leur dire sur les questions qu'ils se posaient ; et les cours se terminaient souvent par de vrais débats d'instruction civique.

Puis, très vite, les affrontements entre étudiants et forces de l'ordre à Paris, amenèrent les lycéens, par solidarité d'abord, à se mettre en grève et à manifester. Dès l'annonce des premiers heurts, à Paris, les enseignants se demandèrent quelle attitude prendre vis-à-vis des élèves. Il n'était pas question de faire comme s'il ne se passait rien. Nous savions que de toutes manières nos élèves manifesteraient leur intérêt. Il fut donc décidé de leur dire qu'il se passait des choses graves à Paris et que nous étions prêts à accueillir leurs questions et à y répondre dans la mesure du possible. Un élève de 3^e de cette année-là, Luc Richard, se souvient toujours de l'intervention que j'avais faite dans sa classe à ce sujet, comme le faisaient mes collègues dans les leurs.

Avant de rendre compte de ce qui concerna le Lycée, il est intéressant de voir comment une nouvelle élève du premier cycle a vécu ces journées-là et ce qu'il en reste dans ses souvenirs.

Catherine Boyer qui s'appelait alors Catherine Eydoux, vingt ans après ¹⁷, raconte : *S'il est des années qui marquent une vie, ce sont bien celles passées entre les murs d'une école et plus particulièrement du Lycée ...*

Je suis entrée au Lycée Jules-Renard en ... 1968 ! J'étais bien jeune à l'époque et j'ai gardé le souvenir de journées mouvementées, un peu inquiétantes, sans pour cela en avoir été très marquée.

Notons que cette ancienne élève fait une petite erreur de date. Les événements de 1968 se sont déroulés au cours des mois de mai et juin. Catherine Eydoux est entrée au Lycée en octobre 1967 et non 1968, mais cette date, celle de la révolte étudiante, caractérise totalement cette année scolaire ce qui fait que pour les élèves, l'année scolaire 1967-68 est et restera l'année 1968.

Je revois cependant les "grands" en cheveux longs, jeans effrangés, jupes longues à fleurs, assis sur les marches de l'"aquarium", empêchant les "petits" de monter en cours. Pour moi, c'était un monde doublement nouveau : première année de "bahut", premières grèves ... drôle d'époque. J'ai pourtant traversé ces années sans trop de difficultés, poursuivant mon bonhomme de chemin jusqu'en Terminale D, en ayant fait un crochet en seconde D, dans ce que nous appelions "le Lycée bleu" ¹⁸.

Je pense encore à quelques professeurs que j'aimais particulièrement : M. Giraudet, professeur de français-latin ; M. Bougard (allemand) ; M. Bugarel (français). Me reviennent encore en mémoire M. Picard (anglais), M. Bellon (dessin), M. Poitou

¹⁷ BL Amicale 2/1988

¹⁸ Le lycée de filles ou lycée du Banlay, devenu ensuite lycée Raoul Follereau. En fonction des options choisies, et des rééquilibrages à partir de 1973 (problème de la mixité, voir plus loin) des permutations d'élèves avaient lieu chaque année. Nous en avons ici un témoignage.

(musique), M. Valtat (histoire) et puis aussi M. Boruel (gym), M. Guignard (maths). Et d'autres qui me pardonneront d'avoir oublié leur nom. Aie ! que c'est loin tout ça ...

Le "bahut" ou "Jules", je l'aimais bien quand même, malgré les jours où nous allions en cours en marchant à reculons ! .C'était une vie facile, sans grand souci, à part celui de nous occuper de nous !

Ce témoignage prouve au moins que si tous les élèves étaient témoins et subissaient passivement les conséquences des événements, (surtout l'absence de cours), l'agitation était essentiellement le fait des plus âgés du second cycle et que les plus jeunes n'en étaient guère traumatisés.

Autres souvenirs du printemps 1968

Faire une histoire de ces événements est d'autant plus difficile que les souvenirs personnels se mêlent inévitablement aux faits et perturbent l'appréciation de leur portée. Et comme nul ne pensait alors à prendre en note le « journal » de ce qui se passait, il est bien difficile maintenant de rétablir un ordre chronologique, d'autant plus que la mémoire des uns et des autres est souvent divergente.

Contentons-nous donc d'égrener des souvenirs de sources diverses, sorte de puzzle dont le chatoiement donnera sans doute une couleur approchée de cette période.

Dès le début des événements parisiens, les débats se multiplièrent, au Lycée, entre professeurs, avec les élèves, au Conseil intérieur, dans les réunions syndicales, la Salle des Professeurs, la Documentation, et autres lieux. Il fallait d'abord chercher à comprendre ce qui se passait, la portée des événements, leurs conséquences possibles. On vivait des circonstances sans exemple antérieur. C'était vraiment l'inconnu. Rien n'était probable, tout semblait possible, le meilleur comme le pire.

Ce fut le temps de la « prise de parole », comme jamais auparavant. Au lycée, avant, il y avait ceux qui savaient et qui parlaient, et les autres qui écoutaient. À ce moment-là, plus personne ne pouvait se targuer de « savoir ». Tous ceux qui avaient ou croyaient avoir une idée, une opinion, une proposition à faire, prenaient la parole. Et tout devenait sujet de discussion passionnée.

Ceux qui depuis longtemps pensaient à changer les choses et en particulier le système de l'enseignement voulaient profiter de cette « ouverture » pour promouvoir leurs réformes.

Ceux qui depuis toujours pensaient que rien ne changerait jamais étaient désarmés devant l'écroulement non seulement des institutions mais surtout des « valeurs » qu'ils pensaient éternelles. Il n'y avait donc rien de sacré, tout pouvait être remis en question, il fallait donc « inventer » quelque chose de nouveau.

De même, tous ceux qui, au Foyer Socio-Éducatif et dans les clubs, avaient été les plus actifs, se retrouvèrent propulsés à la tête des divers mouvements. Nous avons évoqué plus haut, les « journalistes », du *Goupil*, du *Laser*, de *Ravachol*. Eux aussi jouèrent un rôle important. C'est sans doute à ces derniers que l'on dû de voir les rideaux noirs des salles d'histoire et de sciences, amputés de grands morceaux qui, cloués sur quelques manches improvisés, flottaient en tête des manifestations.

Selon l'avis de plusieurs observateurs de cette époque, l'expérience acquise au lycée dans l'animation des groupes et des clubs, leur permit de structurer et contrôler efficacement les centaines de lycéens en révolte qui chaque jour ou presque, partaient du Banlay pour manifester en ville, sans aucun incident fâcheux.

Avec le Proviseur, M. Depierre, divers membres de l'Administration, des surveillants, des agents, un certain nombre de professeurs avaient participé, l'année

précédente, à un stage prolongé de formation, (comme on les multipliait à cette époque), en psychosociologie. Ce stage, qui s'était révélé une véritable et redoutable épreuve de vérité, nous avait, en fait, préparés à affronter des situations de crise et à les résoudre.

M. Guignard se plaît à remarquer que M. Depierre non seulement ne redoutait pas les conflits divers qui inévitablement éclataient dans la communauté lycéenne, mais les faisait apparaître et se développer (au lieu de les étouffer), pour amener chacun à accepter la situation de crise et à la résoudre. C'était bien l'une des leçons que nous avions tirées de ce stage, sans compter l'apprentissage des techniques de manipulation de groupes, qui nous furent bien utiles en cette période de troubles. Au départ, elles avaient pour but l'animation pédagogique de groupes d'élèves ou d'enseignants, mais il fut facile de les appliquer aux foules beaucoup plus houleuses des meetings d'élèves.

Les choses sérieuses commencèrent à la suite du premier affrontement violent, à Paris, entre étudiants et CRS. La plupart des élèves du lycée, (et un certain nombre du lycée voisin), au lieu de leurs classes, rejoignirent le gymnase de Jules-Renard, (le long de la place, actuellement gymnase de Raoul-Follereau), les professeurs se réunirent avec M. Depierre, en salle des professeurs. Le débat fut houleux, finalement, il fut décidé qu'on ne pouvait se « couper » de nos élèves et les laisser seuls, affronter des événements qui pourraient devenir dangereux. Une délégation de professeurs alla donc leur faire part de notre solidarité. Certains collègues, restés en Salle des Professeurs, appréhendaient cette rencontre, mais l'accueil fut enthousiaste. Nos élèves, je pense, n'attendaient que ça. Finalement, toutes les activités de clubs etc. avaient créé un climat de communication, qui facilita grandement l'évolution des événements suivants.

Alors commença une drôle de période. Le Lycée était en grève effective mais semble-t-il non officielle. Aucun mot d'ordre syndical n'avait été lancé sinon sur le plan local. Mais comme l'administration avait cessé les contrôles de présence, devenus impossibles, nul ne savait s'il était officiellement considéré comme gréviste ou non. La plupart des élèves ne venaient pas en classe. Certains restaient chez eux, d'autres se réunissaient entre eux ou avec des enseignants pour discuter des événements. Les internes pour la plupart étaient restés et l'intendance était assurée. Tous les jours ou presque, une masse de jeunes avec quelques professeurs, constituaient un cortège qui parcourrait la ville, drapeaux rouges et noirs en tête. Cette manifestation devenait de plus en plus importante au fil des jours et de la dramatisation des événements parisiens.

Des anecdotes plus ou moins cocasses se mêlaient aux échos des événements plus graves du quartier latin. C'est ainsi que nos élèves se rendirent compte qu'ils ne connaissaient guère de *L'Internationale* que le début du refrain, et qu'il était assez fastidieux de le répéter sans cesse au fil des manifestations, alors ils demandèrent à leurs professeurs, (et surtout de musique), de leur apprendre l'ensemble de ce chant révolutionnaire et éventuellement d'autres.

Au Lycée, la plupart des professeurs étaient présents toute la journée ainsi que les surveillants. Le nombre des élèves présents étant réduit, l'encadrement, à la limite, était meilleur que jamais. Certains, pensant aux épreuves du baccalauréat, avaient organisé des groupes de travail en accord avec leurs élèves, pour achever le programme et bachoter. Mais ce n'étaient pas des cours officiels.

Le Rectorat semblait complètement dépassé par les événements et tentait vainement de faire le point car la situation était très diverse d'un établissement à l'autre. À Jules-Renard, tout se passait bien. Le Proviseur, M. Depierre avait lui-même décidé que le lycée était en grève et s'était autoproclamé président du Comité. Ce qui fait qu'un jour, le téléphone sonnant sur son bureau, il le décrocha en proclamant, *Ici, le président du Comité de grève ...* À l'autre bout c'était le Recteur !.

Finalement, le Recteur, suivant sans doute en cela, une directive ministérielle, envoya l'ordre de fermeture du lycée. La réaction fut très vive. Tous voulaient passer outre et occuper les lieux. Les élèves avaient retenu la leçon des occupations d'usine. Cela aurait pu conduire à des incidents graves si le Recteur avait demandé aux forces de l'ordre de faire évacuer les locaux. Finalement après des palabres interminables dans lesquelles toutes les ressources rhétoriques des professeurs ne furent pas inutiles, les élèves acceptèrent d'évacuer le lycée. Pour la forme et surtout, en cas d'incident imprévisible mais possible, il fut décidé qu'une délégation occuperait le lycée, jour et nuit. Le Proviseur se proposa avec quelques professeurs, surveillants et agents et deux ou trois élèves. La salle des professeurs fut transformée en dortoir par les soins de l'intendance. Le ravitaillement ne manquait pas.

Pour donner plus de solennité à la fermeture officielle du Lycée, le Proviseur convoqua la presse locale. À l'heure dite, la cour d'honneur était remplie par les élèves et le personnel. Le Proviseur lut la lettre du Recteur et invita tout le monde à sortir. La cour se vida à l'exception du groupe décidé à occuper les lieux. Monsieur Le Junter, fit suspendre les opérations et alla chercher un manuel de mathématiques pour le poser sur le rail du portail. Sur l'ordre du Proviseur, le concierge ferma celui-ci, dont les roulettes écrasèrent au passage le manuel, alors que M. Le Junter commentait le symbole à l'usage des journalistes : *Voilà comment l'Administration écrase la Science*, dit-il (à peu près car nous citons de mémoire).

Le résultat fut que les groupes de travail pour le baccalauréat ne purent plus se tenir, et que les élèves n'en furent que plus nombreux dans les manifestations des jours suivants.

Le groupe qui occupait le lycée n'eut à intervenir qu'une seule fois. On occupait le temps à discuter, lire les journaux ou à jouer aux cartes. De jour comme de nuit, on faisait des rondes, c'est-à-dire qu'on allait se promener, par groupes de deux ou trois, dans tout le lycée, au cas où comme le craignaient certains, des personnes mal intentionnées tenteraient quelque chose. On craignait surtout un acte de provocation, tentative d'incendie ou autre, pour obliger la police à intervenir.

Une nuit cependant, alors que nous nous promenions avec M. Geiregat, notre collègue de philosophie, dans la cour d'honneur, nous entendîmes une sorte d'altercation. Sur la place, en face de l'Inspection académique, deux hommes se colletaient. Nous avons cru les reconnaître et avec un ou deux collègues nous franchîmes la grille extérieure du lycée (nous étions plus jeunes et plus sportifs à l'époque) pour les séparer. C'était effectivement un collègue d'un autre établissement qui avait attaqué l'Inspecteur d'académie. Il lui reprochait de rôder autour du lycée pour noter les numéros de nos voitures afin d'identifier les occupants du Lycée, comme si tout le monde n'était pas au courant. Il faut dire que ce collègue avait quelques problèmes de santé et qu'il se contrôlait mal. Nous eûmes beaucoup de mal à les séparer et à les maintenir hors de portée l'un de l'autre.

On eut aussi beaucoup de mal à les convaincre de rentrer chez eux, chacun de son côté. L'Inspecteur d'académie voulut porter plainte et donner beaucoup d'importance à cet incident. Avec notre collègue, M. Montagnon et un ou deux autres, en qualité de délégués syndicaux, nous eûmes une entrevue avec lui et nous dûmes faire preuve de réels talents diplomatiques pour lui faire admettre qu'il ne fallait pas donner à ce malheureux incident les dimensions d'une tragédie grecque.

Décidément, beaucoup de gens semblaient avoir perdu les pédales, comme on dit. Comme nous l'avons signalé plus haut, cette crise, pourtant prévisible depuis longtemps, avait surpris tout le monde par sa forme et son ampleur. Pour beaucoup, leur monde et leurs certitudes s'effondraient et ils ne contrôlaient plus leurs réactions.

Une de nos collègues de lettres du lycée voisin, craignant l'embrasement total, et le triomphe de l'anarchie, partit précipitamment se mettre à l'abri dans une maison de campagne, au fin fond de l'Allier. Elle eut d'autant plus de mérite que, ne faisant plus confiance à la SNCF, elle partit en vélo.

D'autres, emportés par un enthousiasme révolutionnaire, grisés sans doute par le souvenir de 1789 ou de la Commune, ne pensaient qu'à en découdre avec le pouvoir. L'un d'eux, tout excité, ne vint-il pas nous informer qu'il avait repéré un train chargé d'engins militaires, des automitrailleuses, autant qu'il nous souviennent, et il proposait tout simplement qu'on aille s'en emparer pour marcher sur Paris au secours des étudiants. On eut aussi beaucoup de mal à lui faire comprendre l'inanité et le danger d'une telle démarche.

Il y eut par contre des quantités de projets de réformes du système de notre enseignement, qui même si certaines étaient trop utopiques, avaient au moins le mérite de faire apparaître les problèmes et les blocages et de rendre acceptables certaines transformations.

Les accords de Grenelle et la dissolution de l'Assemblée Nationale amenèrent la fin de la révolte estudiantine. Mais l'année scolaire était quasiment finie. Il n'était plus possible d'organiser, comme d'habitude, les épreuves d'examen.

Pour les épreuves anticipées, notamment celles d'éducation physique, elles auraient dû avoir lieu en plein milieu des événements. Les enseignants refusèrent de les faire passer au grand soulagement des élèves qui craignaient que ceux qui ne s'y présenteraient pas ne fussent pénalisés par rapport aux autres. Plusieurs collègues affirment que, désigné pour aller informer les élèves de la décision syndicale, nous aurions prononcé une phrase « historique » : *Nous ne passerons pas les épreuves d'éducation physique du Baccalauréat*. Mais nous devons avouer que nous n'en avons gardé aucun souvenir, leur mémoire est sans doute plus fidèle que la nôtre. Tout fut annulé.

Cette année-là, le Baccalauréat fut donc uniquement oral. Curieusement, on retrouvait là l'usage ancien. En l'absence d'épreuves écrites, il fallait donc interroger les candidats dans toutes les disciplines que comportait leur option. Ceci supposait de mobiliser les professeurs de toutes ces disciplines pendant environ un mois. Nous fûmes tous convoqués à des réunions où les Inspecteurs devaient nous informer des modalités de fonctionnement afin d'uniformiser les épreuves.

Nous avons retenu de ces réunions une curieuse impression. L'essentiel de leur discours, à la demande sans doute du Ministre, consistait à nous mettre en garde contre les dangers d'agressions diverses de la part des candidats. Manifestement, ils redoutaient que chaque séance ne se transforme en une manifestation révolutionnaire. En tous cas, ils appréhendaient l'hostilité des élèves contre les professeurs. Cette attitude nous avait surpris car nous n'avions aucune crainte à ce sujet.

D'ailleurs tout se passa fort bien, même si cette succession de longues journées d'interrogations, suivies de journées de délibérations, fut physiquement et intellectuellement pénible. Le pourcentage de candidats reçus fut un peu plus élevé que l'année passée, mais les bacheliers de 1968, statistiquement, se débrouillèrent aussi bien que leurs aînés à l'université et dans la vie professionnelle.

On n'a jamais, à notre connaissance, étudié l'influence des événements qu'ils avaient vécus, sur la maturation de leur esprit. Peut-être que cette expérience valait bien pour eux deux ou trois mois de cours traditionnels.

Image d'un pion : « 27 briques »

Les potaches de cette époque se souviennent de la silhouette familière d'un pion, il se nommait Sarreau (sauf erreur sur l'orthographe de son nom). C'était un grand gars maigre et blond plus connu sous son surnom de « 27 briques ». Rappelons que les murs intérieurs des couloirs de Jules-Renard sont en briques pleines apparentes et les potaches avaient remarqué que lorsque leur pion se tenait debout contre ces murs, sa tête atteignait la 27^e rangée de briques. Esprit d'observation des élèves et en même temps petit détail qui caractérise bien le « bahut » et son décor familial.

1968 M. Robert Besançon.

En 1968, prenait sa retraite un professeur de lettres qui avait été aussi un ancien élève du Lycée, Robert Besançon.

Né en 1904, il fit donc ses études au Lycée de Nevers, licencié es-lettres en 1923 à l'âge de dix-neuf ans, devenu professeur, il enseigna d'abord à Montbéliard puis revint comme professeur dans son ancien établissement en 1928, il participa indirectement à la vie municipale et surtout après la destruction du vieux Lycée en 1944, il joua un rôle très actif en vue de la reconstruction du nouveau Lycée, intervenant directement auprès de la municipalité.

Il a laissé un souvenir très vif à ses anciens élèves. ¹⁹*Robert Besançon fut un remarquable professeur de lettres classiques. Il enseigna les humanités en classe de seconde à des générations d'élèves qui profitèrent de sa culture et de la familiarité qu'il entretenait avec les œuvres latines et grecques. Combien d'élèves il a formés, jusqu'à sa retraite en 1968, à cette rigueur et à cette souplesse de l'esprit auxquelles les exercices d'alors entraînaient au moins autant que les nouvelles technologies d'aujourd'hui. ... Tous ceux qui l'ont connu ces dernières années alors qu'il venait au Lycée Jules-Renard à l'invitation de l'Amicale, se rappellent la modestie qui émanait de toute sa personne, sa gentillesse et sa courtoisie. Cette vie intérieure que le regard livrait et qu'on sentait nourrie par la réflexion sur la vie comme sur les grandes œuvres.*

Même si cet éloge traduit une certaine nostalgie de son auteur pour les humanités classiques et une incompréhension des bouleversements subis par l'enseignement du Lycée, il faut souligner au contraire, que Robert Besançon était particulièrement attentif à l'évolution de notre société et regardait avec sympathie les efforts de ses jeunes collègues pour adapter notre enseignement aux nouveaux élèves qui nous arrivaient en ces années de crise.

Il était commandeur de l'ordre des Palmes Académiques (1962), Croix de guerre 1939-1945, et Chevalier de la Légion d'honneur (1948). Il est décédé en décembre 1987.

Année 1968 – 1969.

À la rentrée 1968 les effectifs du Lycée atteignaient un total de 2055 élèves dont 1936 en propre pour le Lycée, selon le Bulletin du service de Documentation

Le lycée n'arrivait à fonctionner (mal) que grâce à l'utilisation des préfabriqués, mais 3 d'entre eux avaient été jugés dangereux par la Commission de sécurité et ne

pouvaient plus être utilisés. Ils furent vendus par le service des Domaines et achetés par un éleveur pour en faire des étables pour ses veaux.

Témoin de l'incertitude de la situation résultant des événements du printemps, le Bulletin du Centre de Documentation contient trois paragraphes significatifs.

COMPOSITIONS ET TABLEAU D'HONNEUR.

En fonction des réformes en cours, à la suite des discussions : administration – professeurs – élèves – parents de l'an dernier, le Conseil Intérieur dans sa première réunion de l'année, décidera du nouveau régime des compositions, classements, récompenses et sanctions.

CONSEIL INTÉRIEUR.

À la suite des réformes en cours, un nouveau Conseil Intérieur comprenant vraisemblablement des représentants des élèves et parents d'élèves sera mis en place à la rentrée.

En attendant, les collègues peuvent s'adresser pour tous renseignements et démarches aux conseillers sortants élus en 1967 – 1968 : MM. Bévillon, Bugarel, Buisson, Guignard, Lehmann.

DÉLÉGUÉS ÉLUS DES ÉLÈVES.

Traditionnellement, chaque année, les élèves élaient deux délégués par classe. Leur rôle est très important. Ils sont les interlocuteurs valables auprès des Professeurs et de l'Administration.

Ces délégués élaient 16 représentants qui siégeaient au Conseil Intérieur et au Conseil de Discipline.

De nouvelles modalités seront sans doute fixées très prochainement pour les élections de ces délégués et détermineront leur rôle, compte tenu des revendications déposées par les élèves et des réformes en cours.

Comme on le voit, rien n'était en place à la rentrée de septembre 1968. L'ordre des paragraphes, ci-dessus, est trompeur. Il fallait d'abord décider de la participation des délégués des élèves au Conseil Intérieur avant de mettre celui-ci en place et de décider, ensuite, *du nouveau régime des compositions, classements, récompenses et sanctions.* Or personne n'était d'accord sur les modalités de la participation des élèves et des parents au Conseil Intérieur. Le provisoire risquait de durer longtemps.

Outre les difficultés matérielles, le Lycée devait donc mettre en œuvre la réforme du Conseil Intérieur et des Conseils de classe, rien n'était précis et le Ministère tantôt encourageait l'initiative locale en incitant à appliquer les projets adoptés par la communauté lycéenne, tantôt intervenait pour annuler les décisions du Conseil Intérieur et imposer d'autres modalités. Ainsi pour l'année suivante, le Conseil intérieur devait mettre en œuvre le système nouveau de notation imposé par le Ministère : abandon des notes chiffrées, remplacement par des lettres (A à E) correspondant à des *groupes de niveau*, mais beaucoup de professeurs refusent ce système et, comme le permettent les textes, les Conseils d'Enseignement et l'Assemblée des Professeurs vota la liberté d'emploi à titre provisoire, de l'une ou l'autre méthode au gré de chacun. Pagaille assurée ! Le Bulletin du Service de Documentation pour la rentrée de septembre 1969 précisait : *En 1970, ces mêmes conseils moyennant l'approbation du Conseil d'Administration, devront en décider en fonction des instructions ministérielles.*

À partir de la rentrée suivante, il était également décidé de supprimer officiellement les compositions, classements, tableaux d'honneur et prix, ce qui était d'ailleurs déjà le cas dans la pratique.

La composition et le fonctionnement des conseils de classe fut l'objet d'âpres luttes où les différentes parties intéressées s'affrontaient. Cette question est étudiée en détails plus loin.

Lors de la rentrée d'octobre 1969, le Bulletin du Service de Documentation ne donnait aucune indication précise sur la composition de ces conseils mais en précisait le cadre général en signalant que *En dehors des heures de cours consignées dans l'emploi du temps (maximum et heures supplémentaires), la participation à un certain nombre de Conseils est obligatoire*. Ce qui sous entend que certains professeurs, en désaccord avec la composition ou le fonctionnement de ces conseils envisageaient tout simplement de les boycotter. Ils risquaient donc en cas d'absence non justifiée une sanction financière (retenue d'une journée de traitement).

Il faut aussi souligner la tendance à la multiplication des conseils et réunions en tous genres. Nous avons vu plus haut qu'on faisait état, à propos du système des compositions et des notations, d'une *Assemblée des Professeurs*. Cette assemblée générale avait-elle une existence institutionnelle ? De multiples réunions se tenaient, à l'initiative des organisations syndicales ou de l'administration au gré des problèmes ou conflits qui apparaissaient (ils étaient nombreux, et se multiplièrent par la suite), concernant notamment la structure même du Lycée : séparation du 1^{er} cycle, mixité, intégration du lycée technique etc ...

Il était donc utile de préciser ceux qui institutionnellement étaient *obligatoires* ou non. C'est ce que laisse quand même dans le doute, le Bulletin de 1969 (*la participation à un certain nombre de Conseils est obligatoire* sans préciser lesquels) qui classe ces réunions en trois catégories :

1°) Conseils d'enseignement : 2 au moins par discipline et par année sur convocation du Proviseur.

2°) Conseils de Division :

1^{er} cycle : 9 par an au total : (ces Conseils sont rémunérés)

3 en fin de chaque trimestre organisés par l'Administration.

6 autres en cours d'année (1 par mois environ) dont un avec les parents d'élèves, organisés par les Professeurs Principaux.

3°) Des réunions périodiques soit par discipline, soit par division, soit par cycle, ont lieu pour l'information des professeurs et l'harmonisation des enseignements.

Or certains professeurs de premier cycle dont l'horaire était faible (1 heure ou 2 dans chaque classe) avaient donc en charge jusqu'à 7 ou 8 et jusqu'à 12 « divisions », et devaient donc pouvoir participer à plus de soixante conseils par an soit plus de vingt à chaque fin de trimestre. L'établissement du calendrier de ces conseils devenait un véritable casse-tête. Dans certains établissements, ils commençaient après les cours de l'après-midi et duraient très tard dans la nuit. Dans d'autres, on décida carrément de neutraliser les cours de deux ou trois après-midi, en mettant les élèves en étude pendant que les professeurs tenaient conseil et en supprimant ainsi un certain nombre d'heures de cours. Dans tous les cas, le principe posé de l'organisation des conseils du 1^{er} cycle par le Professeur Principal était impossible à appliquer.

Même si le paiement, sous forme d'une indemnité symbolique des conseils de 1^{er} cycle, visait à désarmer la grogne des intéressés, la multiplication des réunions restait toujours une cause de récriminations pour tous (professeurs, parents, élèves).

Année 1969 – 1970.

La rentrée 1969 se révéla catastrophique.

Le Conseil d'administration avait alerté l'Inspecteur d'Académie sur les problèmes d'effectifs et réclamé la construction d'urgence d'un CES pour décongestionner le 1er cycle. À la veille des vacances, le 6 juin 1969 la Commission permanente avait examiné sa réponse. Au lieu de la construction d'un CES neuf, on octroyait au lycée 8 baraquements, c'est du moins ce qui avait été prévu et promis ²⁰ *Le service des Ponts et Chaussées a été averti pour l'emplacement ; les services municipaux également mais ils ne sont pas encore venus. M. le Proviseur se refuse à laisser installer les baraques dans les cours du Lycée.* Cela se fera quand même.

Mais le jour de la rentrée rien n'était prêt.²¹ Au lieu des 8 baraquements prévus, 2 bâtiments de chacun 3 salles, avaient été attribués mais ils ne pouvaient être achevés et utilisables qu'entre le 1er octobre et le 1er novembre. Un autre bâtiment (3 petites salles sans possibilité de travail manuel) devait être probablement attribué *prochainement. Aucune réponse n'a été donnée à la demande de bâtiments-ateliers faite le 1er juillet 1969.* Mais en plus, les 3 bâtiments mobiles du Parc national, déclarés hors de service (voir plus haut), n'avaient pas été démontés et encombraient la cour sans pouvoir servir.

Les nominations ministérielles de professeurs étaient, elles aussi, en retard, entraînant le retard des nominations rectorales. Impossible d'établir donc un emploi du temps définitif. Le Proviseur espérait que celui-ci pourrait entrer en vigueur le 6 octobre. Deux chaires n'étaient pas pourvues : Anglais et Technologie. Selon le Bulletin du Service de Documentation il y avait 110 professeurs dont 47 femmes surtout nombreuses en Mathématiques (6) en Lettres (12) et dans les classes de transition (10). Beaucoup d'entre eux étaient très jeunes et célibataires, souvent débutants. Cela nous valut dans les années suivantes pas mal de mariages et comme on l'a déjà dit, ces jeunes ménages s'installèrent pour plusieurs années et parfois définitivement à Nevers, ce qui assura une certaine stabilité du corps professoral.

Le Lycée avait 2023 élèves (soit + 150 environ par rapport à 1968) et en plus 140 élèves du CES Victor-Hugo en demi-pension. À l'annexe de Vauzelles il y avait 157 garçons et 150 filles dont 76 en Transition et Pratique (11 classes). Au Lycée, il y avait en 1er cycle : 616 garçons et 737 filles (dont 236 en Transition et Pratique à l'annexe rue Mirangron (6 classes) et 583 garçons en 2e cycle. Ces chiffres varieront d'ailleurs en cours d'année par suite de mutations entre établissements. Selon le Bulletin de rentrée de la Documentation les effectifs s'élevaient à 2047 dont 1462 du 1^{er} cycle et 585 du 2^e ; selon les statistiques au 15 novembre le total était de 2011 + 140 1/2 P. du CES Victor-Hugo. Toujours les mêmes imprécisions.

L'annexe de Pougues avait été supprimée, mais par suite du manque de locaux 6 classes avaient été "dispersées" à Mirangron (vieux lycée) et 2 au Lycée Technique Jean-Jaurès.

En fait, le recrutement des élèves du 1er cycle était un problème confus, les zones étaient difficiles à définir et dans le secteur de Jules-Renard, des mouvements de population s'étaient produits. De plus, le Lycée était tenu d'accueillir les internes des autres secteurs, ils étaient environ 120, donc en forte diminution. Il y avait aussi des problèmes avec des élèves envoyés au Lycée en 3e ou 2e par l'Inspection académique, contre l'avis du Conseil d'Orientation, et donc, que le Lycée était tenu par la loi, de

²⁰ CR Commission Permanente du 6 juin 1969

²¹ CR Commission Permanente du 24 septembre 1969

refuser, mais l'Inspecteur avait décidé de passer outre aux décisions du Conseil d'Orientation et mettait le Lycée en porte à faux par rapport à la loi.

Pour l'éducation physique, la situation était catastrophique. Il n'y avait toujours pas de solution pour la natation, (pas de piscine à Nevers), pourtant obligatoire au Bac. Le Lycée se voyait obligé d'organiser des voyages en car pour quelques séances de natation, à Bourges. 9 postes étaient pourvus dans cette discipline sur les 16 qu'aurait nécessités l'application de l'horaire normal (5 heures par semaine) En conséquence les élèves du 2e cycle n'avaient que 4 h par semaine au lieu de cinq et ceux du 1er cycle, 2 ou 3 seulement.

Malgré l'afflux des élèves et l'éclatement des locaux, 3 postes de surveillants d'externat avaient été supprimés et aucun poste d'agent n'avait été créé. La demande de crédits pour l'achat de matériel pour les classes de 4e et 3e Pratiques, faite en mars 1969 était restée sans réponse. Aucun travail pratique ou manuel ne pouvait être assuré. La liste de demande de matériel audio-visuel envoyée au Ministère en février 1969 avait été renvoyée sans réponse. Le Rectorat chargé de l'attribution de ce matériel n'avait aucun moyen.

Rappelons que les classes dites *de transition* et *pratiques* devaient accueillir les élèves incapables d'entrer dans le cycle d'orientation normal (4e et 3e) mais soumis à l'obligation scolaire jusqu'à 16 ans et ne pouvant entrer dans des filières techniques ou d'apprentissage à cause de l'âge minimum requis par la loi (d'ailleurs, ces filières n'en voulaient pas à cause de leur niveau scolaire jugé trop faible). Ces classes devaient théoriquement les *préparer à l'entrée dans la vie active*. Inutile de préciser que l'état d'esprit de ces élèves, complètement inadaptés à l'enseignement, quelle qu'en soit la forme, en faisait des rebelles ou des « agités ». Les collègues chargés de ces classes, venant de l'enseignement primaire, souvent débutants, et sans aucune formation spéciale vécurent là un véritable calvaire, car sans aucune perspective positive à offrir à leurs élèves, ils faisaient de la « garderie ». L'un d'eux, rentrant du service militaire fut ainsi chargé d'une 5^e de transition et il nous avouait qu'il ne savait alors, absolument pas de quoi il s'agissait, il ignorait même leur existence. Pour éviter les incidents disciplinaires, ces classes étaient reléguées dans des baraquements écartés, ce qui ne facilitait pas non plus l'intégration de ces enfants à la communauté lycéenne.

À cela s'ajoutaient les dédoublements successifs des classes de 6e et de 5e. En effet, ces classes devaient bénéficier de cours dédoublés dans les principales disciplines, par exemple 2 heures de Travaux dirigés par demi-classe, en français, math, langue 1, etc. Cette innovation était pédagogiquement excellente, mais le Ministère n'avait pas prévu les moyens de la mettre en œuvre. On eut beau diviser en deux, les salles les plus vastes pour en faire des salles de TP, il n'y en avait toujours pas assez.

Jules-Renard recevait en outre des élèves hors secteur, d'Imphy, des communes voisines du Cher et d'autres bénéficiant des dérogations accordées par l'Inspection Académique.

La préparation de la rentrée 1970 s'avérait un casse-tête insoluble. Devant la Commission Permanente du 16 janvier 1970, le Proviseur avouait qu'il était difficile de prévoir la croissance démographique à Nevers et dans les environs. *Aussi les plans de constructions scolaires qui n'avaient pas prévu une telle croissance dans l'agglomération neversoise sont dépassés et difficiles à réajuster dans le cadre du Ve Plan. Rien n'avait été prévu en dehors des Montots comme construction de CES à Nevers.*

On réclamait donc la création d'un 4e CES. La Commission Académique de la carte scolaire le prévoyait pour 1970-71 seulement. Les élèves, les parents d'élèves, les syndicats enseignants multipliaient les motions et les démarches auprès de toutes les

autorités pour l'obtenir au plus tôt. Les personnalités locales (Conseil général, municipal, CCI) intervenaient afin d'accélérer cette ouverture.

Dans son rapport au Recteur pour la prévision de la rentrée 1970, le Proviseur avait tablé sur la mise en place d'un CES Nationalisé (mesure ensuite rapportée), mais un problème restait irrésolu, on envisageait en effet son rattachement administratif au Lycée ce qui aurait compliqué encore la tâche des administrateurs.

Autre problème : la dégradation rapide des locaux de l'externat *ouvert seulement depuis 1958* du fait de la surpopulation, *en particulier le gros œuvre* ²², *or depuis deux ans la Mairie ne fait plus de réparations à l'Externat du Lycée comme c'est son devoir* ²³. En effet les bâtiments de l'externat étaient à la charge de la Municipalité et ceux de l'Internat à la charge de l'État.

Malgré l'opposition du CA, qui y voyait un prétexte pour retarder la construction du CES du Banlay, le Recteur décida l'implantation de 4 baraques de chacune 3 classes près de celles déjà en place dans la cour du Lycée. Il promettait que le CES serait quand même programmé pour la rentrée 1971.

Mauvaise nouvelle, le Ministère avait refusé les crédits demandés pour l'installation d'un laboratoire de langues à 24 pupitres. Une nouvelle demande fut faite pour une installation plus modeste et moins coûteuse en salle 105 ou 205. D'importants travaux devaient être faits dans l'établissement pendant les vacances d'été et notamment la réfection de l'appartement du Proviseur avant l'arrivée de son successeur.

Les résultats du Baccalauréat en 1970.

Ils figurent sur le Bulletin de rentrée de l'année suivante mais seulement en pourcentages. En série A : 84 % ; en série C : 59 % et en série D : 59 %.

Jean LE JUNTER.

Le nom de ce professeur de mathématiques est apparu plusieurs fois et notamment dans le récit des événements de 1968. Il était breton d'origine et avait eu l'occasion d'étudier et d'enseigner aux Etats-Unis. Souvent, en fin d'année, il s'amusait à faire un certain nombre de cours en langue anglaise.

Il a enseigné au lycée de Nevers de 1952 à 1970. Il a achevé sa carrière à Clermont-Ferrand. L'un de ses collègues, Jacques Guignard dit de lui ²⁴ : *Il aura été tout au long de sa carrière, soucieux de la qualité de son enseignement en cherchant à contribuer à la modernisation des programmes, des méthodes, en manifestant contre les effectifs pléthoriques. Il a été un homme très sensible, ardent défenseur des grandes causes, prêt à aider un collègue ou un ami en difficulté.*

Jean Le Junter est décédé en 1992.

À titre anecdotique, il faut souligner, qu'à cette époque, pourtant pas si lointaine, il n'existait pas d'ordinateur ni même de calculette électronique. Les appareils de calcul les plus perfectionnés étaient la table de logarithmes et la règle à calculs. M. Le Junter fut le premier à faire acheter les premières machines à calculer, dérivées de la machine de Pascal et qui ressemblaient à des moulins à poivre ou à prières, surmontés d'une manivelle, qu'on tournait autant de fois que le multiplicateur l'indiquait. Il ne fallait pas se tromper. Et nos élèves tournaient, tournaient ... C'était quand même plus sportif que l'ordinateur.

²² CA du 29 janvier 1969

²³ Commission Permanente du 2 mars 1970.

²⁴ BL Amicale n° 3 de 1992.